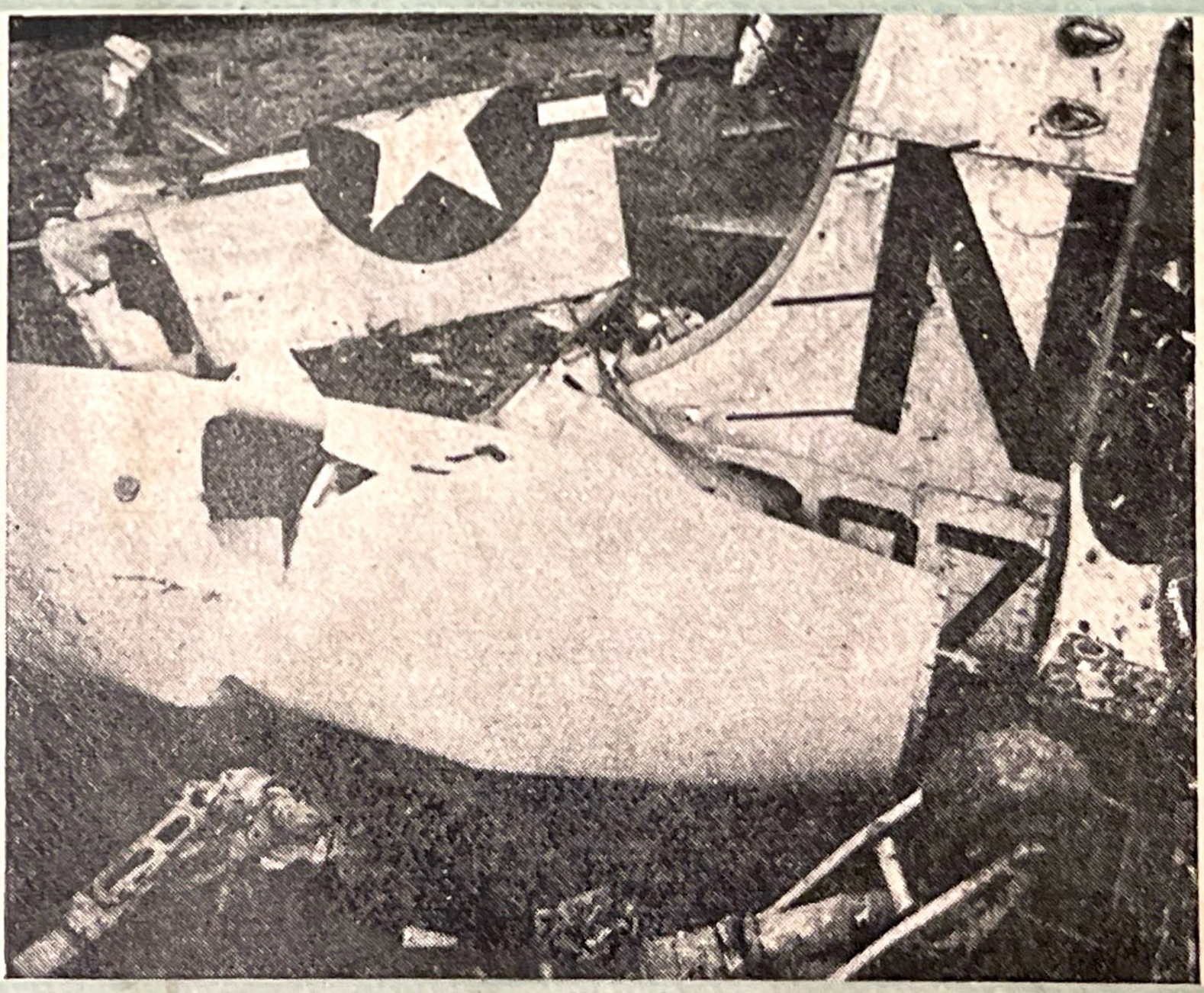
0,90

NGUYEN NGHE

FACE aux SKYHAWKS

5 - 8 - 1964



FACE aux SKYHAWKS

NGUYEN NGHE

ÉDITIONS EN LANGUES ÉTRANGÈRES
HANOI — 1964

FACE AUX SKYHAWKS

FACE
AUX
SKYHAWKS

HANOI
ÉDITIONS EN LANGUES ÉTRANGÈRES
1964

LORSQUE feu John Kennedy se montrait à la télévision, on pouvait être assuré que le mot « paix » allait revenir des dizaines de fois dans son discours. Et entre deux allocutions sur la paix, l'ancien président des Etats-Unis lançait ses mercenaires à l'assaut des plages cubaines, installait un commandement militaire à Saigon. Bon élève, Lyndon Baines Johnson a parfaitement compris la leçon.

Le 4 août 1964, à 23h 35 (heure de Washington) à la télé, le président Johnson, après les roucoulades habituelles sur la paix, a haussé le ton pour annoncer à la nation américaine que les Etats-Unis ont été victimes d'une agression inqualifiable, à dix mille kilomètres des rives californiennes, à l'autre bout du Pacifique.

> « A l'heure où je vous parle, scanda le président américain, la riposte est déclenchée. Une action aérienne est en cours d'exécution.»

Une demi-heure auparavant, dans un vacarme étourdissant, des Skyraiders et Skyhawks ont déjà décollé des porte-avions Constellation et Ticonderoga croisant au large de l'Indochine : à 12h 30 (heure vietnamienne), le 5 août, les premières bombes et

rockets tombèrent sur diverses localités nord-vietnamiennes. Il était 1 h 15 à Washington : l'honorable président des Etats-Unis, sa prière faite et sa conscience en paix, est allé se coucher, attendant tranquillement le communiqué de victoire. Au matin, quand on le lui apporta, il fronça les sourcils, n'en croyant pas ses yeux : 8 appareils abattus, 3 endommagés, plusieurs aviateurs manquant à l'appel, 1 fait prisonnier. Impossible, se dit-il, mais il a bien fallu se rendre à l'évidence ; on peut mentir au grand public, en affirmant que deux appareils seulement ont été abattus, mais à lui, président des Etats-Unis, on a dit la vérité. Longtemps, il resta pensif, ressassant la même question : comment se fait-il qu'avec leurs moyens rudimentaires, les Nord-Vietnamiens ont-ils pu abattre tant d'avions si rapides, si modernes ?

Car, si les Douglas Skyraiders A-1 H datent déjà de 1956, et ne volent qu'à 585 km à l'heure (encore qu'ils soient bien plus modernes que les vieux coucous employés par les Français pendant la guerre du Vietnam), les Douglas Skyhawks A-4 E ont été livrés seulement depuis novembre 1962. Ils sont équipés de deux canons et peuvent transporter une charge de 3.720 kilos de projectiles divers : bombes, rockets de 127 ou d'un calibre supérieur, engins air-air, à une vitesse qui dépasse largement 1.000 km à l'heure. Déjà quand les Stukas de Hitler, simples jouets à côté des Skyhawks, piquaient sur leurs objectifs, rares étaient les artilleurs qui osaient leur faire face ; comment et pourquoi des avions ultra-modernes ont-ils pu être touchés en si grand nombre par une défense antiaérienne modestement équipée ?

FACE AUX SKYHAWKS

(Récit de l'agression américaine du 5-8-1964 contre la R.D.V.)

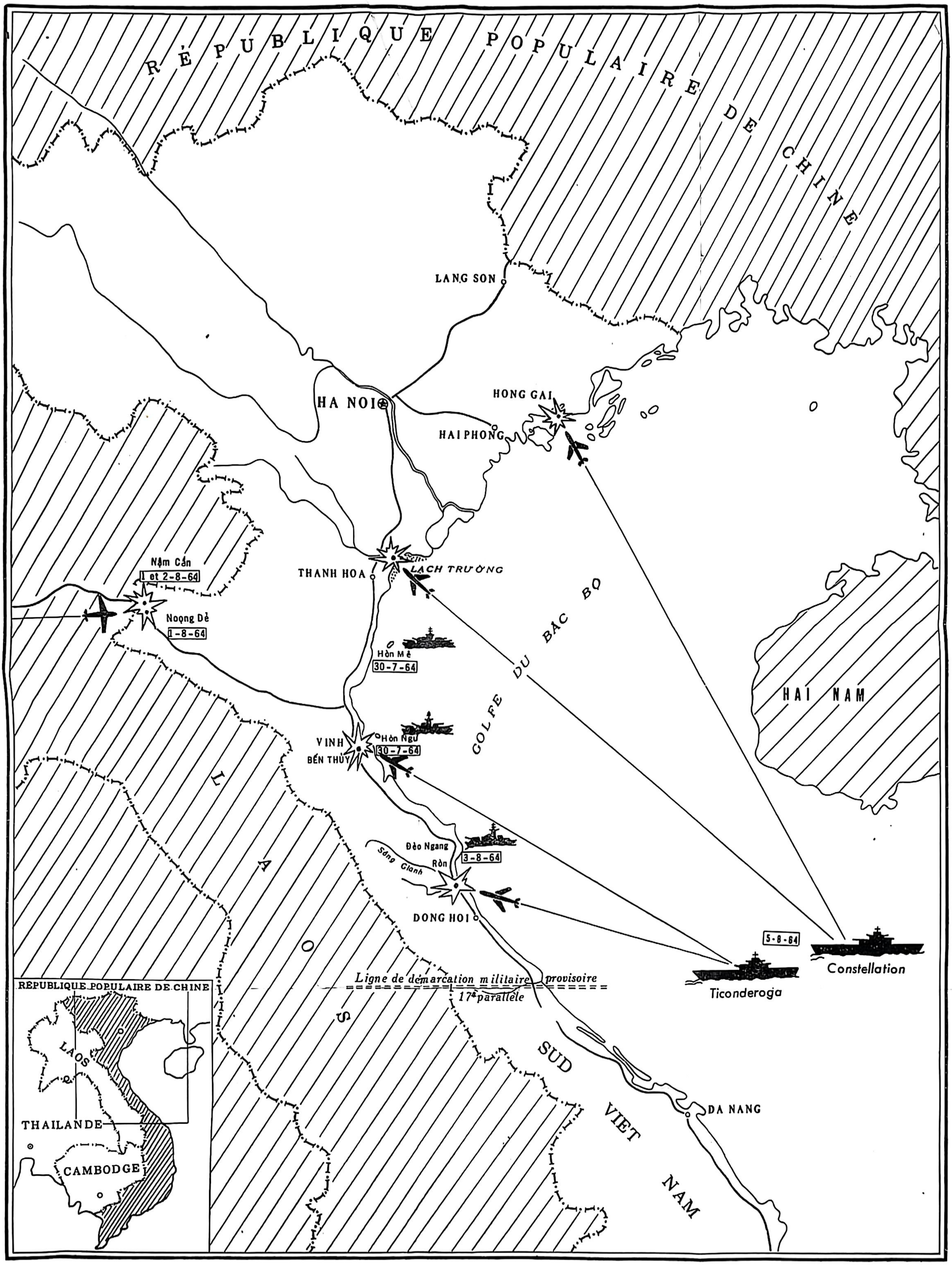
VINH, entièrement rasée pendant la guerre de libération nationale, est maintenant une ville toute neuve. Neuf le marché aux tuiles rouges, neuve la centrale électrique qui érige sa haute cheminée au bord du fleuve Lam, fournissant l'énergie non seulement à la ville, mais aussi aux réseaux d'irrigation de la province, neuve l'École supérieure de Pédagogie qui forme tous les ans des centaines d'enseignants, neuves des usines, scierie, huilerie, sucrerie, toutes bruissantes du travail des machines. Chaque jour voit monter une nouvelle maison, percer une nouvelle rue. La ville renaît, pleine de cette vigueur propre à cette région qui a toujours été un foyer révolutionnaire. Skyraiders et Skyhawks devaient tuer dans l'œuf cette vie nouvelle qui monte ; et la centrale électrique, les dépôts de carburants, bref toutes les sources d'énergie qui doivent aider à la modernisation de l'économie de la région ont été les principaux objectifs des avions yankees.

Il était 12h30. Heure du repos de midi, si nécessaire sous la canicule d'août. Seules la centrale électrique continuait à déverser par sa cheminée ses longues colonnes de fumée, et la gare, elle aussi toute neuve, était pleine d'animation, car le train de Hanoi venait d'arriver. Soudain, retentirent les gongs son-

nant l'alerte. Dans les casernes, les usines, on entendit crier : tous en position de combat ! En un clin d'œil, les servants des batteries de D.C.A. furent prêts. Ils étaient tous là, officiers, artilleurs, commissaire politique, les cuisiniers également. Le chef de batteries Sa était chez lui en permission ce jour-là, il arriva en courant. Un soldat fit irruption dans le secteur de combat, pédalant à toute vitesse : il était en promenade hors de la ville, quand il entendit sonner l'alerte. Un paysan passa en vélo ; le soldat lui demanda de prêter son engin pour qu'il puisse rejoindre rapidement son poste de combat. Pensez donc, un vélo pour un paysan, c'est bien précieux et les deux hommes ne se connaissaient guère. Sans la moindre hésitation, le paysan offrit au militaire de lui prêter sa bicyclette.

Aussitôt arrivèrent en trombe les premiers avions, car la ville est à 10 km à peine de la mer, à vol d'oiseau. Les avions, selon un plan très bien conçu, avaient contourné Vinh par le Sud pour déboucher à l'improviste de derrière la chaîne de collines de Hong-linh, et lancèrent immédiatement leurs bombes et rockets sur la centrale électrique et les usines. Des salves nourries les accueillirent. Ils avaient pensé échapper aux obus de D.C.A. en rasant les objectifs de près, crachant leur mitraille. Dans ces conditions, et avec la vitesse d'un appareil à réaction, bien peu d'artilleurs et de tireurs osent les attendre de pied ferme, car l'artilleur rivé à sa pièce, obligé de coordonner son tir avec l'action de ses compagnons de combat, lui-même et sa batterie, cibles immobiles, n'a pas la liberté de mouvement de l'aviateur

ACTES DE GUERRE COMMIS PAR LES ÉTATS-UNIS CONTRE LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU VIET NAM
DU 30 JUILLET AU 5 AOUT 1964



Echelle 1:3.000.000

fonçant à toute vitesse, arrosant ses objectifs de bombes et de balles. Quelle ne fut pas la surprise des aviateurs yankees, en cette journée du 5 août 1964 ! Leurs aînés de la seconde guerre mondiale leur ont raconté que dès que les avions américains piquaient, les S.S. hitlériens comme les soldats japonais s'affolaient et abandonnaient leurs pièces : ils pouvaient tirer sur des avions volant haut, mais pas sur des appareils qui piquaient sur eux ou rasaient de près leurs positions, et dans ce cas, tous se terraient. Les avions américains de 1964 ne sont plus les vieux engins de 1945, les armes de défense hitlériennes et japonaises bien plus efficaces que celles du Nord-Vietnam, dont les hommes n'ont jamais encore affronté des avions à réaction. Et pourtant, dès que les avions s'approchaient du sol, de partout on tirait. Pas seulement les batteries de D.C.A., mais du toit des usines, des édifices, des canots et jonques amarrés dans le fleuve, de niches encastrées dans les collines, des balles partaient, des mitrailleuses, des mitraillettes, des fusils tissaient autour des Skyhawks un réseau de feu dense et ininterrompu. Même quand les avions rasaient les villages ou les champs avoisinant la ville, des coups de feu les accueillaient. Les milices villageoises sont tout aussi prêtes que celles des usines à tirer avec de simples fusils ou mitraillettes sur les Skyhawks qui, au fond, ne sont pas aussi invulnérables qu'on le croit. Car il suffit d'avoir le courage de les attendre sans sourciller, de savoir faire le coup de feu juste quand les avions piquent au plus bas, ou quand ils commencent à se redresser, pour pouvoir les atteindre.

Ils ne s'attendaient guère à cela, les aviateurs partis du Constellation et du Ticonderoga ; ils pensaient tomber à l'improviste comme des aigles sur des proies impuissantes et résignées, décharger sans coup férir leur cargaison de bombes et de rockets, puis repartir tranquillement, rentrer placidement à leurs porte-avions, sous les acclamations de leurs collègues, après avoir inscrit un haut fait de plus au palmarès des ailes américaines. Les avions yankees furent obligés immédiatement de prendre de la hauteur, et de disperser leur formation de vol. Dès la deuxième vague, la précision de leurs bombardements et de leur tir s'en ressentit, bombes et rockets tombant un peu au hasard. Au milieu des détonations, de la poussière et des éclats de bombe, on voyait toujours, debout au bord des casemates, près des pièces, les chefs de batterie, les responsables politiques, donnant des ordres, exhorter les soldats.

La première minute d'émotion passée, tous sans exception sont restés à leur poste ; pas un ne l'a quitté, malgré les bombes, les rockets, les balles qui explosaient autour d'eux, ni les soldats, ni les ouvriers commis aux services de sécurité dans les usines, ni ceux des milices citadines ou rurales dotés d'un simple fusil. Blessés, ils ont continué à tirer tant qu'ils le pouvaient. Ces hommes qui, pour la première fois de leur vie, combattent contre des avions à réaction les affrontent comme des soldats aguerris. Il faut plutôt dire ces hommes et ces femmes, car nombreuses étaient les ouvrières et paysannes qui faisaient le coup de feu à côté de leurs frères ou maris. Voilà pourquoi et comment ont pu être abattus des avions

si rapides et si meurtriers : les armes n'étaient pas toutes bien modernes, mais ceux qui les maniaient avaient le courage tranquille d'attendre les avions piquer jusqu'à eux pour tirer, courage qui avait manqué aux S.S. de Hitler comme aux soldats du Mikado.

A Hongai, c'étaient les mêmes scènes, les mêmes actes qui se sont répétés. Les quelques trois mille pitons et rochers qui parsèment la fameuse baie d'Along, avec leur couronne d'arbres, de lianes, se mirant dans l'azur d'une mer étale seuls n'auraient certainement pas attiré les aviateurs d'Outre-Pacifique, éduqués plutôt dans le mépris des belles choses. Mais au delà de la baie, sur ses rives, ce sont les charbonnages, un des centres industriels les plus importants de la jeune République démocratique du Vietnam. Ah, si on pouvait seulement porter un coup mortel à cette jeune industrie, véritable défi aux nations impérialistes !

Il était 14h30 quand l'alerte sonna à Hongai. Le travail dans les mines et les usines battait son plein. Des vacanciers et touristes contemplaient la mer que ridait à peine une légère brise, et où des milliers d'îlots et rochers semblaient jouer une gigantesque partie de cache-cache. Il y avait là l'ambassadeur de Cuba qui a suivi, avec l'émotion qu'on devine, l'attaque yankee sur la ville, et qui éclata d'enthousiasme quand les avions furent touchés. Il y avait le journaliste coréen Pac Tung Kiu qui a ensuite raconté comment les choses se sont passées :

> « J'étais assis sur un banc de pierre, devant notre hôtel, à contempler cette baie d'Along si belle, quand une formation d'avions à réaction yankees, rasant la mer, puis

soudain débouchant de derrière les collines, se mirent à bombarder Hongai. Ils crachèrent furieusement leurs rockets, et parfois des bombes ont explosé à nos côtés. Au même moment, les milices populaires et les forces armées ont déjà riposté. A peine la deuxième vague d'avions a-t-elle piqué, qu'on vit l'un d'eux plonger en pleine mer, avec une longue traînée noire derrière lui, sous les acclamations enthousiastes de la population. Ce coup imprévu a jeté le désarroi chez les pilotes yankees qui prirent de la hauteur, et qui ont perdu leur mordant. Ils se mirent à mitrailler sans objectif précis, s'en prenant maintenant aux barques des pêcheurs.

J'ai pu voir comment ont combattu les soldats de l'armée populaire vietnamienne. Avec calme, et un courage admirable, ils ont attendu le moment où les avions étaient au plus bas de leur trajectoire pour viser et tirer. Dans certains pays impérialistes, on enchaînait les servants des batteries anti-aériennes à leurs pièces, pour les empêcher de fuir à l'approche des avions. Car au combat, les servants de D.C.A. doivent faire montre d'un héroïsme à toute épreuve, et ne pas chercher à se terrer. Les avions à réaction yankees ont beau être extrêmement rapides, les artilleurs vietnamiens ont toujours attendu le moment où ils commencent à cracher leurs bombes et rockets pour tirer sur eux. Ce n'est guère facile. Il faut vraiment être animé d'un patriotisme, d'un amour du peuple élevés pour faire preuve d'un tel sang-froid et héroïsme.

La lutte anti-aérienne moderne exige en outre une excellente coordination des diverses unités. Si la coordination n'est pas assurée entre les actes des différents groupes, les gestes des artilleurs, on ne saurait toucher des avions extrêmement rapides. Non seulement les artilleurs vietnamiens ont fait preuve d'un héroïsme extraordinaire, mais leur technique s'est aussi avérée comme d'un haut niveau.

Surgissant brusquement de derrière les collines et roches qui parsèment la baie d'Along, les avions yankees s'étaient mis à semer leurs bombes et rockets ; néanmoins, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, deux

appareils ont été déjà touchés. Ce fait dit la maîtrise du commandement, la célérité des artilleurs, et surtout le parfait accord qui règne entre les soldats et leurs chefs.

J'ai également vu quelle belle union régnait entre l'armée et la population. Avec les soldats, les hommes et femmes des milices populaires tiraient avec leurs armes individuelles. Alors que le combat faisait rage, des gens coupaient des branchages, les apportaient aux artilleurs pour les aider à mieux se camoufler.

J'ai vu tomber en mer le deuxième avion touché, et les aviateurs yankees perdre leur sang-froid, prendre de la hauteur, pour faire quelques tours à bonne distance au-dessus de la ville, puis s'enfuir à toute vitesse. »

A Vinh, à Hongai, à Lachtruong, à l'embouchure du fleuve Gianh, partout les agresseurs se sont heurtés à la même riposte, calme, résolue, efficace. Le tableau de chasse en fin d'après-midi, quand la dernière vague d'avions qui a attaqué Vinh vers 16h30 s'est enfuie, s'est montré brillant :

1 avion tombé au large de Cua Hoi, province de Nghe An.

1 avion tombé à Ha Tu, au nord de Hongai.

1 avion tombé à Cua Giua, près de Hongai.

2 avions tombés à Lachtruong, province de Thanhhoa.

1 avion tombé à Huongson, province de Hatinh.

1 avion tombé à Lyhoa, province de Quangbinh.

1 avion tombé à l'embouchure du fleuve Day. (1)

---

(1) Il est possible que d'autres appareils touchés soient tombés en pleine mer, alors qu'ils cherchaient à regagner leurs porte-avions.

Trois autres appareils ont été endommagés, et un pilote capturé, comme nous l'avons déjà dit. Ni Johnson, ni Mc Namara n'ont dû prévoir pareille catastrophe. Les aviateurs qui ont pu regagner le Constellation et le Ticonderoga étaient certainement moins fiers qu'à leur départ. Pourtant comme ils avaient belle allure quand ils avaient décollé de leurs porte-avions, « ivres d'un rêve héroïque et brutal ! »

> « Avec une grâce un peu lourde, l'énorme porte-avions donne de la bande et tourne sous le vent, dessinant une longue courbe d'écume, par-dessus les crêtes des vagues et les eaux émeraude de la mer de Chine-Sud. Sur la plate-forme d'envol, un chasseur impatient tire sur la bride de la catapulte. L'avion éructe des flammes par sa queue ; les machines geignent et hurlent comme à la mort. Un officier vêtu d'un jersey jaune, commandant la catapulte, abaisse son bras d'un geste bref. La catapulte vomit de la fumée et l'avion s'élance vers le ciel, comme un faucon libéré ». (1)

(1) *Newsweek* 17-8-64.

DES ARMES ET DES HOMMES

UN dessin du *Chicago Sun Times* dit bien l'esprit dans lequel ont été éduqués les combattants yankees : sous une pluie de bombes et de rockets, on voit un paysan vietnamien, vêtu de haillons, armé d'un lance-pierre, celui dont usent les gosses, s'enfuir à toutes jambes. Ces aviateurs de la 7è Flotte avaient certainement pensé en partant avoir affaire à de pauvres paysans, écrasés de peur, qui se mettraient à détaler comme une bande de souris à l'apparition des Skyhawks crachant le feu et la mort. Ils se sont heurtés à des hommes.

La surprise a été de taille pour le lieutenant Everett Alvarez : à peine a-t-il eu le temps de se retourner que son avion fut touché, lui obligé de se faire éjecter hors de l'appareil pour tomber en parachute dans cette fameuse baie d'Along dont il put pour la première fois admirer les merveilles. Une autre surprise l'attendit à sa descente dans l'eau : à peine a-t-il eu le temps de reprendre ses esprits qu'une barque était sur lui, avec des gens armés, le sommant de se rendre. Partout les gens sont prêts. Ici même les pêcheurs sont armés, prêts à faire le coup de feu, et à sauter sur le premier ennemi venu. Des pêcheurs qui, au lieu de se cacher, pendant que lui. Alvarez et ses collègues

déversaient un déluge de bombes et de balles sur Hongai, restaient à l'affût cherchant à tirer sur des avions ultra-modernes, avec des fusils !

Pauvre Alvarez ! Il pensait rentrer chez lui en héros, et le voici prisonnier. Ah ! S'il avait pu seulement voir cette ville qu'il pensait réduire en poussière ! S'il avait pu passer dans les rues, les quais, devant les usines, un spectacle surprenant se serait offert à ses yeux. Partout, des hommes, des femmes du peuple, en armes et dans tous les coins ; à côté des grues, sur les toits, sur les bateaux, sur les jonques, sur les collines on voit des fusils, des mitraillettes, des mitrailleuses braqués vers le ciel. Alvarez aurait compris alors ce qui lui est arrivé, saisi la raison de cette sensation étrange qu'il avait eue d'entendre crépiter autour de son avion, quand il avait piqué sur la ville, des balles de tout calibre, et pas seulement des obus de D.C.A. Ainsi donc, ces ouvriers, ces pêcheurs, qu'il imaginait sans âme et sans ressort, au lieu de se terrer quand des avions fonçaient sur eux ont tous tiré. Alvarez aurait immédiatement compris ce qui s'est passé. De tous côtés, on a tiré : les pièces de D.C.A., les vedettes, les jonques, les mitrailleurs postés sur les collines, les toits, les ouvriers derrière leurs grues ou leurs camions, tout le monde a fait feu, entourant les avions qui piquaient d'une véritable pluie de balles. Ce furent les surhommes yankees qui s'affolèrent. Et devant les débris des avions exposés à Hanoi, on a vu maint attaché militaire des nations étrangères méditer sur ces minuscules trous de balles qu'on voit sur

les carcasses des Skyhawks. Toute arme peut servir, encore faut-il qu'elle soit maniée par des hommes véritables.

*
* *

LA batterie que commandait Luyen était immédiatement prête quand sonna l'alerte. Elle accueillit la première vague d'avions qui piquait sur Hongai par une salve nourrie. Aucun appareil ne fut touché, mais le groupe fut obligé de se disperser. Les avions se regroupèrent à nouveau pour foncer sur la ville, déversant bombes et rockets, les batteries anti-aériennes furent particulièrement visées. Autour des artilleurs, balles et éclats d'obus sifflaient ; le fracas des moteurs, les détonations assourdissaient les oreilles des servants. Luyen toujours immobile comme une statue, debout hors de la casemate, les yeux fixés sur les avions, semblait ne rien voir d'autre. De temps à autre, il levait son bras, puis le laissait tomber brusquement, et l'ordre partait : Feu ! Des gerbes de fumée blanche entourèrent les avions qui prirent de la hauteur.

— Thanh, tu es blessé, fit entendre une voix. Une main s'apprêta à panser l'artilleur.

— Laisse, on fera le pansement après.

Un filet de sang coulant du front vint obscurcir les yeux de Thanh qui les essuya ; le sang maintenant couvre tout son visage, et Thanh sentit un goût salé dans sa bouche. Il ne s'occupa plus de ce sang qui

continuait à couler, car voici un avion piquant droit sur sa batterie. Feu ! Thanh n'eut pas le temps de tirer, l'avion s'étant déjà redressé. Mais le voici fonçant de nouveau sur Thanh. Cette fois le coup à peine parti, on vit une longue traînée de fumée noire jaillir de l'avion qui se mit à zigzaguer comme un homme ivre. De partout on entendit applaudir : touché !

Luyen et Thanh sont encore dans leur première jeunesse, et Hongai a été leur premier combat. Mais comme leurs aînés à Dienbienphu, ils étaient prêts.

*
* *

A Vinh, le chef de batterie Cat a l'habitude de dire à ses hommes :

— Nous avons à venger nos frères du Sud, comme tous nos collègues de l'armée. Mais ici, il nous incombe encore une tâche particulière : défendre la terre des Soviets du Nghe An, défendre le pays natal d'Oncle Ho. (1)

Au cours du combat, il alternait ses commandements : « feu ! » avec des exclamations : « défendons le pays d'Oncle Ho ! » et imperturbable, restait debout, au milieu des éclats, et des balles. La première vague

(1) Nghe An, dont le chef-lieu est la ville de Vinh, a été en 1930 le siège d'une insurrection ouvrière et paysanne qui a pris le nom de Soviets. C'est la province natale du président Ho Chi Minh.

d'avions partie, lui et ses hommes se mirent immédiatement à nettoyer leur pièce, se préparant à accueillir une nouvelle attaque, et discutant.

A Xuong, il demanda : alors, comment ça s'est passé ?

— J'ai eu une seconde d'angoisse, camarade, quand j'ai entendu les avions siffler au-dessus de ma tête. Mais, le premier coup parti a emporté la peur avec.

— Les Yankees, dit Cat, c'est comme un chien méchant. Si l'on prend peur, il nous poursuit, mais si on lui tape un grand coup sur le museau, il fiche le camp.

Les heures passant, quelqu'un s'impatienta :

— Mais ils ne reviennent plus ? On leur a coupé les ailes !

— Pas de subjectivisme, répliqua Cat. Ils veulent nous mordre à l'improviste. Restez vigilants.

A 16h 30, en effet, de nouveaux avions piquèrent sur Vinh. Neuf appareils fonçant sur des objectifs prévus se heurtèrent au feu maintenant plus précis, plus nourri de la D.C.A. : les artilleurs ont déjà tiré les enseignements du premier engagement. Les avions durent abandonner leurs objectifs pour s'acharner sur les batteries anti-aériennes. Autour des pièces, les bombes et obus se mirent à détoner, creusant d'énormes trous dans le sol. Cat restait toujours debout, son drapeau rouge entre les mains, dirigeant le feu de sa batterie. Tout à coup, il sentit une douleur aiguë à l'omoplate. Un éclat vient de s'enfoncer profondément dans sa chair. Le sang coula en abondance. Cat resta toujours debout, sans bouger. L'assaut des avions terminé, on lui mit un pansement,

puis le combat recommença. Le sang se remit à couler. On le pria de descendre. Il rugit : laissez-moi. Attention, ils sont là, angle... inclinaison... feu !

Le coup partit. Il cria : défendons le pays d'Oncle Ho !

Un nouvel obus éclata près de la casemate ; un éclat lui traversa la cuisse. Il s'affaissa, mais s'appuyant contre le rebord de la casemate, il se releva aussitôt :

— Que personne n'abandonne son poste ! Défendons le pays d'Oncle Ho jusqu'à la dernière goutte de sang ! Nouvelle vague d'avions ; on entendit à nouveau Cat commander :

— Angle... inclinaison... feu !

et vit sa main lever et abaisser le drapeau rouge. A chaque salve, les artilleurs crièrent en chœur : défendons le pays d'Oncle Ho !

La fin de l'alerte sonnant, Cat, livide, les vêtements trempés de sang, s'écroula. On le conduisit à l'hôpital. Il avait tenu jusqu'à la dernière seconde.

*
* *

EN voyant la jonque de Bui-Ty, en cette journée ensoleillée du 5 août, glisser sur les eaux tranquilles de la baie d'Along, on penserait à des touristes en promenade. C'étaient Ty et ses collègues qui patrouillaient, assurant la police des côtes. Dès qu'ils virent les avions voler à ras d'eau, immédiatement ils

firent feu avec leurs fusils-mitrailleurs. Pour une jonque, s'attirer des représailles de la part d'avions ultra rapides, c'est se condamner à être une cible de choix. Mais ce jour-là, Ty et ses compagnons n'ont pas hésité à canarder tout avion qui paraissait à portée de leurs armes. Comme d'ailleurs tous ceux qui étaient sur les embarcations amarrées dans le port.

Un petit caboteur s'approchait de Hongai quand les avions apparurent. Immédiatement, des mitrailleuses, mitraillettes furent installées sur le pont, qui tiraient à l'unisson de toutes les armes de la ville du charbon. Le bateau fut immédiatement repéré par les avions. Le pilote se cramponna à son volant pour faire zigzaguer son navire et lui faire éviter les balles. Tout à coup, il sentit une douleur perçante à la jambe qu'une balle venait de traverser. Il serra les dents, et ne lâcha pas son volant jusqu'à la dernière minute. Nguyen Sinh — c'est son nom — 22 ans, natif de Haiphong, est né dans une famille ouvrière. Quand on l'a félicité après la bataille pour son courage, il a dit :

— Mon père m'a raconté sa vie d'ouvrier avant la Révolution. J'ai pu faire des études jusqu'à la 10è classe, lui était illettré. Je sais ce que je dois à la Révolution, je la défendrai jusqu'au bout.

Truong Son, encore plus jeune que Nguyen Sinh, fait son service militaire depuis février 1964 seulement : six mois d'apprentissage jusqu'au jour de son premier combat. Il était chargé de la liaison téléphonique entre le P.C. et une batterie. De voir ses chefs et aînés rester calmes sous les assauts des avions, il

se sentait complètement rassuré. Soudain, une explosion le renversa. Le chef de batterie cria : Son, es-tu blessé ? Son passa sa main sur le nez qui saignait.

— C'est rien, camarade, répondit Son, je peux continuer.

Mais il n'entendit plus rien dans son appareil. Les fils ont été coupés. Les rafales de balles, les détonations continuaient à faire rage ; quittant son abri, Son rampa jusqu'à l'endroit de la coupure et rétablit les communications téléphoniques. J'imagine le dessinateur du *Chicago Sun Times* — auquel j'ai fait allusion précédemment — faisant connaissance avec ces soldats de l'armée populaire vietnamienne, ni faméliques, ni apeurés comme il le croit. Ils ont tous quelque chose à défendre, que les aviateurs décollant des énormes porte-avions de la 7è Flotte n'ont pas.

Comprendrait-on l'acharnement du marin Hang, comme de son ami Diêu, si on ne connaissait leur histoire ?

Ils étaient arrivés dans la même unité depuis quelque temps, avec cette particularité que tous deux ne savaient pas leur âge exact. La raison en est que tous deux avaient perdu leurs parents, morts de faim sous le régime colonial, l'année de la grande famine, en 1945, alors qu'ils étaient de tout petits gosses. De cette année, ils en gardent des souvenirs presque identiques : les journées interminables sans un grain de riz dans le ventre, les heures passées à fouiller les tas d'ordures dans l'espoir de trouver quelque chose à se mettre sous la dent, les parents, frères et sœurs

morts au bord des routes, le corps décharné, mais les jambes boursouflées d'œdème. Ces souvenirs communs en ont fait des amis inséparables.

Quand commença le combat, Diêu était encore à terre, et Hang l'engagea sans son ami de tous les jours. Il avait déjà fait feu plusieurs fois avec sa pièce, quand une balle, traversant sa cuisse droite, paralysa complètement sa jambe. Juste à ce moment son canon s'enraye. En temps normal, il aurait sauté de l'autre côté d'où il se tenait pour aller effectuer la réparation nécessaire. Cette fois, il dut ramper jusque derrière l'affût, puis de là jusqu'à l'endroit voulu, et revenir de la même façon à son poste. Il se remit à tirer. Une deuxième balle le blessa à la jambe gauche. Hang se cramponna à sa pièce, se disant : un marin doit mourir à côté de ses armes. Diêu, de son côté était en transes quand il vit que le combat était engagé sans lui. Il courut d'une traite jusqu'au port, prit une barque et rama de toutes ses forces pour rejoindre son unité. Dès qu'il fut hissé à bord, Diêu courut à sa pièce, s'aperçut immédiatement, au sang qui maculait la plate-forme, que son ami Hang a été blessé. Il sauta sur la pièce, relaya Hang qui ne pouvait plus que rester assis près de l'affût. Tout d'un coup Diêu sentit un éclair dans son flanc. Il allait crier : Hang, je suis blessé, puis se ravisa. Sans un mot, il glissa sa main sous sa chemise, saisit un bout d'intestin qui a déjà fait hernie par la blessure pour le refouler dans le ventre, puis continua à tirer. Le combat terminé, tous deux étaient affalés à côté de leur pièce, et aujourd'hui, tous deux partagent la même chambre d'hôpital.

Hang et Diêu ont eu la même réponse quand on les questionna sur les raisons qui ont motivé leur héroïsme :

— Si nous laissons les impérialistes subjuguer à nouveau notre peuple et notre pays, nos enfants devront encore chercher leur nourriture dans les tas d'ordures.

*
* *

DES enfants cherchant leur nourriture dans les ordures, des mendiants errant en longues files sur les routes, des millions de personnes enfermées derrière les barbelés des hameaux stratégiques, des patriotes torturés, éventrés par dizaines de milliers, toutes ces images sont revenues à l'esprit des combattants vietnamiens avec le grondement sinistre des avions yankees. Mais aussi les images des glorieux combats de Caobang, de Dienbienphu, celles des hélicoptères américains descendus par les frères du Sud, les images des millions de femmes, de vieillards, d'enfants partant à l'assaut des hameaux stratégiques. Comprendront-ils jamais, des hommes comme Johnson ou Mc Namara, ce qui fait battre le cœur de simples jeunes filles comme Bich Nga, Thu Thuy, Thi Mên, Thi Vinh ?

Bich Nga était en train de jouer avec les enfants dont elle avait la garde quand l'alerte sonna. Elle avait la responsabilité de la garderie d'enfants du

Comité administratif de Hongai : 18 gosses qui commençaient à pleurer, à s'affoler quand ils entendirent le sifflement des avions et les explosions des bombes. Calmement, avec l'aide d'une compagne, la jeune fille prit deux gosses sous les bras pour les emmener à l'abri qui leur est réservé. Il y a juste cent mètres à faire, mais il faut gravir un raidillon assez pénible. Ruisselante de sueur, Bich Nga fit ainsi plusieurs trajets, au milieu des sifflements des balles et des détonations de bombes. Une fois dans l'abri, les gosses rassurés ont recommencé à jouer. La jeune fille ne s'est jamais départie de son calme.

Thu Thuy était au rez-de-chaussée de la poste de Hongai quand les avions arrivèrent. Elle monta immédiatement en courant au central téléphonique, car elle savait que sa camarade Thi Mên est encore toute jeune dans le métier. Au bout du fil, on entendit les artilleurs crier :

— Allo, ne coupez pas, essayez de garder les communications, nous en avons besoin expressément.

— Rassurez-vous camarades, je resterai à mon poste jusqu'au bout, tâchez seulement d'abattre le plus d'avions possible.

Et Thi Mên, assistée de son aînée Thu Thuy continuait tranquillement son travail. Elles avaient écouté il n'y a pas longtemps une causerie sur le combat héroïque de nos compatriotes du Sud qui abattent avions et hélicoptères journellement. Thu Thuy glissa à l'oreille de sa camarade :

— Descends à l'abri, je peux assurer le travail.

— Mais s'il t'arrive quelque chose, répliqua Thi Mên, qui transmettra les communications ?

Et toutes deux étaient restées. On imagine leur joie quand elles entendirent au bout du fil le P.C. de la ville communiquer aux groupes de combattants : nous avons abattu deux avions, les autres se sont enfuis. Ce fut leur plus grande récompense.

Thi Vinh a juste vingt ans, et elle a un métier qui n'est pas de tout repos : assurer l'ordre de la circulation au carrefour le plus animé de Vinh, juste devant le grand magasin d'Etat. A peine l'alerte était-elle sonnée que les avions étaient déjà là. Sur la chaussée, les trottoirs, les voitures, les gens affluaient. Thi Vinh, avec calme, canalisa toute cette foule vers les abris, puis grimpa sur le socle disposé au milieu du carrefour pour régler la circulation des voitures. Les avions sifflaient, piquaient sur divers objectifs, les balles et rockets éclataient de tous côtés. Thi Vinh continuait son service, et son attitude calme et courageuse a rassuré maintes personnes qui commençaient à s'affoler. Quand toute la foule fut dispersée, elle alla fermer le magasin d'Etat à clé. Avec tous ses camarades du service de sécurité, elle a continué à faire la ronde dans les rues pendant toute la durée de l'attaque.

A Vinh, c'était jour de grand marché ; de toute la région avaient afflué sampans, charrettes chargés de marchandises. Des milliers de vélos étaient éparpillés sur la place du marché. En allant aux abris, leurs propriétaires se demandaient avec inquiétude s'ils allaient retrouver leur bien en sortant. Mais les services de sécurité veillaient ; sous les bombes et les balles, des hommes et des femmes avaient ramassé

les vélos, les avaient rangés en lieu sûr, et à la fin de l'alerte, les avaient remis à leurs propriétaires.

Partout, tous les services de sécurité ont fonctionné pendant le bombardement. Dès la première attaque, un atelier de la scierie Thongnhat à Vinh a brûlé ; aussitôt des ouvriers se sont précipités hors de leurs abris pour sauver les machines. L'ingénieur principal et les ouvriers de la centrale électrique de Vinh ont continué à assurer le fonctionnement de l'usine ; les câbles coupés ont été immédiatement réparés.

L'attaque américaine a trouvé non seulement une armée prête à la riposte, mais aussi toute une nation, tout un peuple prêts, prévenus, vigilants. La veille de l'attaque, un délégué d'un organisme international se trouvant à Vinh, et voyant les gens creuser des tranchées et abris, leur a dit :

— Voyons, pourquoi vous dépenser inutilement, le gouvernement américain est si attaché à la paix.

Le lendemain, ce délégué fut le premier à demander une bonne place dans les abris. S'il en est dans le monde qui, candidement, croient encore à la volonté de paix des Kennedy — Johnson, on ne saurait compter parmi eux les citoyens du Vietnam. Pendant que certains, béatement, écoutent Lyndon Johnson affirmer :

> « Nous ne cherchons nullement à étendre la guerre »
> « La paix est le seul but que nous poursuivons » (1)

---

(1) Discours de Johnson à la télévision le 4 août, et à Syracuse le 6 août.

le peuple vietnamien, lui, se prépare à accueillir dignement les avions et les commandos yankees. Ici, chacun sait le prix qu'il faut payer pour sauvegarder son indépendance nationale, préserver sa liberté, tant que l'impérialisme règne encore sur une partie du globe.

LES VRAIES ET LES FAUSSES RAISONS DE M. JOHNSON

LORSQUE le président d'une nation comme les Etats-Unis s'adresse au public mondial, ou lorsque son délégué plaide un dossier devant une assemblée internationale, on est toujours tenté de leur faire crédit, des personnages de cette importance ne pouvant s'abaisser à mentir. Cependant lorsque M.M. Johnson et Stevenson évoquent l'image d'une 7è Flotte victime des vedettes nord-vietnamiennes, en pleine mer, nombreux sont les journaux et les gens de bonne foi dans le monde qui se posent la question : s'attaquer à la 7è Flotte avec de petites vedettes, qui serait assez insensé pour le faire ? Les précisions par le secrétaire d'Etat américain à la défense laissent rêveurs : les vedettes nord-vietnamiennes auraient été aperçues dès 19 h 30, elles auraient engagé le combat à 21 h 30, combat qui aurait duré jusqu'au delà de minuit, jusqu'à 1 h 30 du matin.

Ainsi quelques vedettes garde-côtes, de tonnage minime, de faible rayon d'action, destinées à la surveillance côtière, se seraient aventuées en pleine mer, hors de la protection des batteries côtières, pour affronter, pendant plusieurs heures de suite, une formation navale qui est une des plus puissantes du monde. Car la 7è Flotte comprend 125 navires

de tous tonnages, dont trois porte-avions de combat, un porte-avions anti-sous-marins, une trentaine de destroyers. Elle dispose en outre de 650 avions, et ses effectifs s'élèvent à 60.000 hommes. Elle est divisée en cinq task-forces, centrées chacune autour d'un porte-avions d'attaque. Les bâtiments engagés lors de l'attaque du 5 août ont les caractéristiques suivantes :

— Porte-avions Constellation : 66.500 tonnes, 4.600 hommes, 90 à 108 avions embarqués, 319 mètres de long, vitesse 33 nœuds, 4 canons de 127 mm et 4 rampes d'engins Terrier avec 80 missiles.

— Porte-avions Ticonderoga : 33.100 tonnes, 3.300 hommes, 80 avions, 276 mètres de long, vitesse 33 nœuds.

— Destroyer Turner Joy : 2.870 tonnes, 338 hommes, 3 canons de 127, 4 de 76, 4 torpilles, 2 engins MK-II.

— Destroyer Maddox : 2.200 tonnes, 345 hommes, 6 canons de 127, 6 torpilles, un hélicoptère. Lancé en 1964, il possède un équipement électronique ultra-moderne. Formation d'une « extraordinaire puissance de feu et mobilité », dit le *Newsweek*.

Dans la soirée du 4 août, dans le golfe du Bacbô, se sont déployés les deux task-groups Constellation et Ticonderoga, le porte-avions Constellation avec les destroyers Preston, Fechteler, Maddox, Turner Joy et la frégate Cridley, le Ticonderoga avec les destroyers Samuel More, Edison, Harry Hubbard, et Berkeley.

C'est contre cette puissante formation que des petites vedettes nord-vietnamiennes se seraient lancées !

> « Comme Président et Commandant en Chef des Forces armées, mon devoir est de faire savoir au peuple américain que de nouvelles actions hostiles perpétrées contre des navires de guerre américains, en pleine mer, dans le golfe du Bacbo (Tonkin) m'ont forcé à ordonner aux forces armées U.S. de mener une action de représailles.»

Malgré toute la solennité dont s'est entouré le président Johnson, sa déclaration laissa de fort nombreuses gens sceptiques. Que quelques moineaux aillent provoquer un vol de faucons, cela ressemble trop à une fable.

Effectivement, dans la nuit du 4 août, il y a eu branle-bas de combat dans la zone susvisée ; des fusées éclairantes ont été jetées, illuminant tout un vaste parage, des avions ont tournoyé au-dessus des bâtiments américains qui ont tiré de nombreuses salves. Mais quand on a demandé aux responsables américains de présenter au moins une photo des vedettes attaquantes, un débri de celles qui auraient été coulées, toute cette machine ultra-moderne de détection, de repérage a été incapable de fournir la moindre preuve. Chacun se souvient alors que les Etats-Unis, outre les armes ultra-puissantes, ont aussi le secret des grandes mises en scènes hollywoodiennes ; ce « deuxième incident du golfe du Bacbo » rappelle irrésistiblement celui de l'explosion du cuirassé yankee Maine, en mars 1898 dans le port de la Havane. Explosion bénie qui permit à l'impérialisme yankee de déclencher la guerre hispano-américaine pour faire main basse sur les colonies espagnoles : Cuba, Porto-Rico, les Philippines.

L'opinion mondiale ne s'est guère laisser induire en erreur. De partout, les simples gens posent au pré-

sident Johnson la question : de quel droit les navires de guerre américains effectuent-ils des patrouilles de « routine », à dix mille kilomètres des côtes américaines ? Que dirait M. Johnson si un pays quelconque envoyait sa flotte patrouiller dans la mer des Caraïbes ?

A la télévision, M. Johnson a essayé de répondre :

> « Notre gouvernement est uni dans sa détermination à prendre toutes les mesures nécessaires à la défense de la liberté et de la paix dans le Sud-Est asiatique. »

Mais rétorquent en chœur l'opinion asiatique, africaine et celle de l'Amérique latine : qui a conféré au gouvernement des Etats-Unis le droit de s'occuper des affaires du Sud-Est asiatique ?

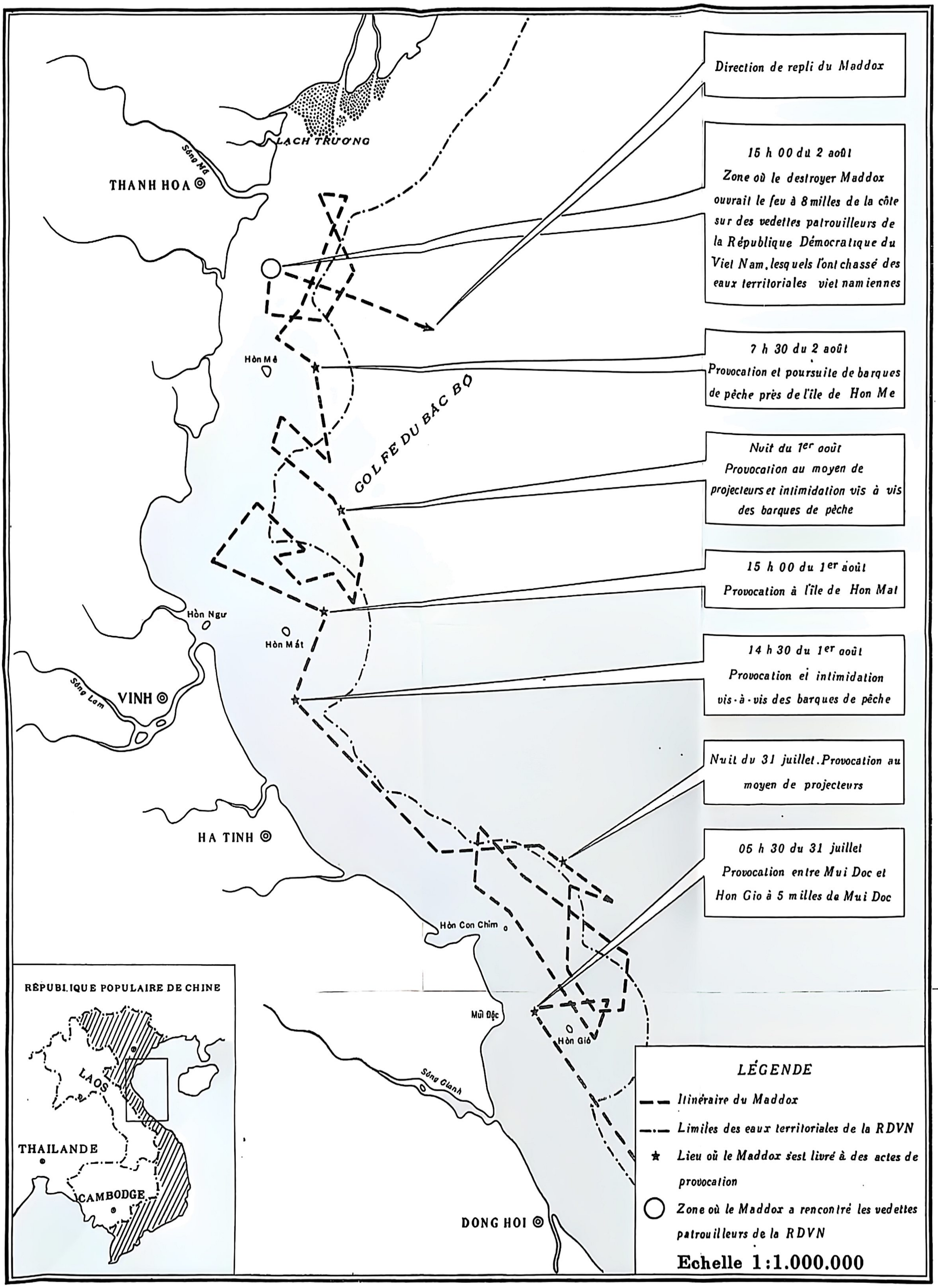
Et, soit dit en passant, qui lui a conféré le droit de s'occuper des affaires intérieures du Congo, de défendre la liberté de Tschombé, d'aider les Khmers Serei contre le prince Sihanouk, les dictateurs du Venezuela ou de Colombie contre leur peuple ? Et si une puissance quelconque s'avisait d'envoyer des armes et des conseillers défendre la liberté des vingt millions de Noirs américains ?

Le 6 août, pour essayer à nouveau de justifier l'agression des avions yankees, le président Johnson, dans son discours de Syracuse, revient à la rescousse :

> « Depuis 10 ans, le président et le peuple américains se sont fort inquiétés des menaces contre la paix et la sécurité des peuples du Sud-Est asiatique, venant du gouvernement communiste du Nord-Vietnam. »

Quelle sollicitude maternelle pour ces peuples d'Asie ! Et M. Stevenson de se plaindre devant l'O.N.U. de l'agressivité de ce Nord-Vietnam, décidément bien menaçant pour la pauvre Amérique ! Le

ACTIVITÉS DE PROVOCATION DU DESTROYER AMÉRICAIN MADDOX DANS LES EAUX TERRITORIALES DE LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU VIET NAM DU 31 JUILLET AU 2 AOUT 1964



petit Poucet yankee menacé par l'ogre nord-vietnamien, quel beau sujet pour un conteur ! A en croire M. Johnson, l'agneau américain ne se laisse pas impressionner par les menaces du loup nord-vietnamien :

« La fermeté dans le droit est aujourd'hui indispensable pour sauvegarder la paix. Cette fermeté sera toujours mesurée. Sa mission est le maintien de la paix.

Il n'y à aucune menace de la part des U.S.A. contre les nations pacifiques. Mais il n'y a pas de paix par l'agression, et pas d'immunité contre les représailles. »

Et le président américain remonte jusqu'à l'origine des événements :

« Le président Eisenhower avait cherché, comme le président Kennedy, puis comme moi-même, à ce que les gouvernements du Sud-Est asiatique honorent les accords internationaux qui s'appliquent à cette région, à ce que ces gouvernements ne s'occupent pas des affaires des autres, règlent leurs conflits pacifiquement, et consacrent leurs capacités à l'amélioration des conditions de vie de leurs peuples, en luttant contre la pauvreté, la maladie et l'ignorance. »

Encore une fois, merci pour les conseils paternels donnés aux gouvernements asiatiques, pour le souci constant qu'ont les présidents yankees du bien-être des populations déshéritées. Mais arrêtons là les beaux discours et laissons parler les faits. Rappelons brièvement qu'Eisenhower avait commencé, il y a 10 ans, par renforcer la mission militaire américaine en exercice à Saigon, alors que les Accords de Genève prescrivaient l'interdiction d'introduire du personnel militaire étranger au Vietnam ; que Kennedy a considérablement renforcé ce corps de « conseillers », jusqu'à instaurer en février 1962 un commandement

militaire américain, que les armes américaines introduites au Sud-Vietnam, les bases militaires qui y sont édifiées, toujours en violation des Accords de Genève, ont coûté quelques bons milliards de dollars. Rappelons qu'après avoir échoué à mater le mouvement patriotique et populaire du Sud-Vietnam par une répression féroce, l'administration Kennedy s'est lancée dans la poursuite d'une guerre baptisée spéciale qui dure encore. Guerre où tous les moyens sont mis en œuvre : hélicoptères, chars amphibies, napalm, produits toxiques, allant de pair avec un regroupement forcé de la totalité de la population rurale dans des hameaux dits stratégiques. Tous ces faits sont connus, archiconnus ; nous n'en ferons pas un décompte détaillé, mais il est bon de les rappeler, pour savoir ce que paix et liberté veulent dire dans la bouche des dirigeants américains. Derrière les discours des présidents américains, se profilent l'ombre sinistre de Diem et de ses tueurs, et le vol des avions et hélicoptères arrosant les villages de napalm et de produits chimiques.

Il est cependant un fait que les présidents yankees, en dépit de leur science, n'ont pas prévu : l'héroïsme indomptable d'un peuple décidé à rester libre. Ce qui fait que Lyndon Johnson, accédant à la Maison Blanche, a hérité d'une situation qu'un rapport de la C.I.A., en date du 8 juin 1964, a présentée en ces termes :

> « la guerre de guérilla menée au Vietnam du Sud en est dans sa cinquième année et rien n'indique qu'elle touche à sa fin....Il est encore très douteux que la victoire puisse être remportée et la situation reste très précaire. Si l'on continue à fournir une aide américaine sur une grande échelle et si on peut éviter une plus grave détérioration de la situation politique à l'intérieur du Vietnam du Sud, cela pourra au moins maintenir une impasse prolongée.
>
> Il existe aussi une possibilité que l'évolution politique à l'intérieur du pays et de nouveaux développements sur la scène internationale puissent conduire à une sortie de règlement négocié, basé sur la neutralisation. »

Aboutir tout au plus à une impasse prolongée, et cela au prix d'un effort financier et militaire poursuivi sans relâche depuis dix ans, et qu'il faut encore intensifier. On doit avouer que le résultat n'est pas fameux, surtout en pleine période électorale. C'est l'échec de toute la politique néo-coloniale des Etats-Unis, échec qui risque de mettre en cause leur domination politique, économique en Amérique latine, leurs tentatives de se substituer en Afrique, en Asie aux anciens colonialismes défaillants. Les hélicoptères se font descendre par les guérilleros du Sud-Vietnam ; les hameaux stratégiques édifiés sont détruits par une population survoltée. Malgré l'installation d'un commandement militaire yankee, et la présence de quelques 25.000 « conseillers » américains, les troupes de Saigon sont forcées d'évacuer plus des deux tiers du territoire, perdent dans les seuls six premiers mois de 1964 plus de 82.000 hommes. Tous les plans militaires, plan Staley, plan McNamara font faillite. Sur le plan politique, les fantoches se sont avérés impuissants à regrouper les forces réactionnaires et s'entredéchirent à belles dents.

L'administration Johnson a pensé mettre en place le tandem : Khanh-Daiviet, pour tenir les militaires d'une main, et une force politique de l'autre. Mais

c'est se faire beaucoup d'illusions sur la force réelle de ces « puppets ». Le soi-disant parti Daiviêt n'est qu'un ramassis d'aventuriers qui se disputent férocement entre eux : Nguyên Tôn Hoan, Dang Van Sung, Phan Huy Quat, Ha Thuc Ky.... En bon militaire, Khanh ne veut point partager son pouvoir, et le Daiviêt fut rapidement éliminé. Mais les désastres militaires continuent, tandis que dans les villes, les étudiants, les bouddhistes, et l'ensemble de la population citadine manifestent ouvertement leur mécontentement et leur volonté de faire changer le régime. Après Diem, que vaut Khanh ? Début août, la revue américaine *Newsweek* fait le point :

> « Une haute personnalité officielle U.S. a dit : nous devons donner à Khanh six mois pour voir ce dont il est capable. La semaine dernière, les six mois sont passés, et le mieux qu'on puisse dire concernant ses capacités est qu'il a juste réussi à s'accrocher au pouvoir. Mais des rumeurs courent sur l'éventualité de nouveaux coups d'Etat, ses relations avec les U.S. ont pris un ton tendu, et les doutes croissent sur les capacités de Khanh à diriger cette lutte militaire et sociale complexe contre les guérilleros communistes.... On dit qu'au cours d'une réunion secrète avec ses généraux, Khanh est d'accord avec eux pour affirmer que la guerre ne saurait être gagnée si on ne peut conseiller aux U.S.A. ou les pousser à une action vigoureuse contre le Nord-Vietnam.
>
> Bref ce qu'on a demandé à Khanh, c'est de battre les communistes en six mois et d'accomplir une révolution sociale dans le même temps. Réaliser tout cela en six mois serait presque un miracle, et Khanh n'est pas homme à opérer des miracles. »

Khanh, pas plus que Diem, n'a pas fait de miracle. La politique néo-coloniale des Etats-Unis, s'est bel et

bien enlisée au Sud-Vietnam, militairement et politiquement. Que faire ? Profondément épris de paix, nous ne cherchons nullement à étendre la guerre, répète urbi et orbi M. Johnson, laissant au sénateur Goldwater le soin de réclamer l'usage des bombes A au Sud-Vietnam. Pendant ces temps, les services américains mettent au point leurs plans, et leurs préparatifs. Les commandos envoyés depuis plusieurs années au Nord-Vietnam ont été tous capturés, la plupart du temps par les milices populaires. Même ceux envoyés par Formose ont été rapidement faits prisonniers. Début 1964, la presse américaine a divulgué le plan Rostow-6 qui comporte :

— le blocus du port de Haiphong

— le bombardement aérien de nombreuses régions côtières du Nord-Vietnam

— en cas de besoin, le bombardement de Hanoi.

Le 1er juin, à Honolulu, 40 officiers supérieurs se réunissent avec Dean Rusk et Mc Namara pour discuter de l'extension de la guerre au Nord-Vietnam, en vue de redresser la situation critique au Sud. Il y a été également décidé que des forces aéro-navales seront concentrées dans le golfe du Bacbo à des fins d'intimidation. Le 7 juillet, Taylor, chef d'état-major interarmes, la plus haute personnalité militaire des Etats-Unis, le promoteur de la guerre spéciale arrive à Saigon comme... ambassadeur. Le 10 juillet, le *New York Herald Tribune* révèle que des plans concrets et minutieux de bombardement du Nord-Vietnam

sont prêts, et le 13 juillet, l'agence U.P.I. reconnaît également que des bombardements aériens et qu'un blocus naval sont sérieusement envisagés.

Dans la nuit du 30 juillet, des unités navales ont bombardé les îles Honmê et Honngu, à quelques kilomètres des côtes du Thanhhoa et du Nghêan. Le 1er août, des bombardiers T-28 venant du côté du Laos ont mitraillé le poste-frontière de Namcan et le village de Noongde, dans la province du Nghêan. Le 2 août, des bombardiers AD-6 et T-28, venant toujours du côté du Laos, sont revenus bombarder Namcan. Pendant ce temps, du 31 juillet au 2 août, le destroyer Maddox a pénétré profondément dans les eaux territoriales nord-vietnamiennes, se livrant à de nombreuses provocations. C'est alors que ce bâtiment essuya le feu des vedettes garde-côtes qui l'ont obligé à se retirer. Le 3 août, à onze heures du soir, 4 petites unités navales escortées par deux bâtiments plus importants, ont tiré avec des canons de 40 mm et des mitrailleuses 12, 7 sur la localité de Ron, province de Quangbinh. Et le 5-8, ce fut la grande attaque contre Vinh, Hongai, Lachtruong, et l'embouchure du fleuve Gianh.

Le 6 août, Mc Namara, dans deux conférences de presse et une interview télévisée, a fait savoir que des renforts continuent à être envoyés en Extrême-Orient, comportant :

— un groupe de porte-avions venant de la première escadre américaine (le porte-avions Ranger 60.000 tonnes a appareillé dès le 5 août de San Francisco)

— des chasseurs-bombardiers et intercepteurs supplémentaires pour le Sud-Vietnam

— des chasseurs-bombardiers pour la Thaïlande

— des escadrilles d'intercepteurs et de chasseurs-bombardiers pour les bases avancées du Pacifique

— une task-force navale de lutte anti-marine pour le Sud de la mer de Chine

— des forces « spécialement choisies » et des « marines » sont tenues prêtes pour partir dès que l'ordre en sera donné.

Pourquoi tous ces renforts, s'il s'agit simplement de riposter à une attaque de quelques petites vedettes garde-côtes ? L'approbation enthousiaste du sénateur Goldwater (« je suis sûr que tout Américain souscrira aux actions prévues dans la déclaration du président »), et les préparatifs intensifs des forces armées américaines nous laissent penser que le gouvernement U.S. se prépare sérieusement à une extension de la guerre, et que l'attaque du 5-8 a été longuement préméditée et minutieusement préparée. Le 18-9, la 7è Flotte monte à nouveau un simulacre de combat au large des côtes nord-vietnamiennes, et les dirigeants de Washington mènent à nouveau grand tapage autour du nouvel « incident » du golfe du Tonkin. Mais ni Johnson, ni Mc Namara ne peuvent donner de précision ni sur le lieu, ni sur l'heure exacte de cet « engagement ». Le fait est certain que la 7è Flotte continue à croiser dans les parages, en vue de nouvelles provocations. Il est évident que le gouvernement des Etats-Unis continue à poursuivre sa politique agressive contre la R.D.V. tant que des forces armées américaines stationnent dans le Sud-Vietnam. La paix en Indochine et dans le Sud-Est

asiatique reste toujours à la merci d'une provocation. Mais il est certain également que de nouvelles agressions contre la R.D.V. se heurteront à une riposte encore plus énergique que celle du 5-8. Les actes et discours de l'administration Johnson rappellent irrésistiblement ceux de Hitler dans les années qui précédèrent 1939.

LES LEÇONS DE L'HISTOIRE

ALTERNANT provocations, menaces et promesses de paix, Hitler avait réussi en 1938 à faire céder les gouvernements d'Europe occidentale, et à faire capituler le gouvernement bourgeois tchèque. La bourgeoisie occidentale présenta les concessions faites à Hitler à Munich comme un gage de paix ; en fait, elles encouragèrent d'une façon décisive Hitler à provoquer la seconde guerre mondiale.

Cette fois, M. Johnson a moins de chance. Il trouve devant lui, non une bourgeoisie prête à capituler devant les tanks et les avions, mais tout un peuple résolu à sauvegarder son indépendance et sa liberté. En 1945, le peuple vietnamien n'avait que quelques milliers de vieux fusils en main, et aucune pratique de la guerre ; le pays relevait d'une famine qui avait fait deux millions de morts, et le gouvernement de la République démocratique du Vietnam fraîchement installé disposait en tout et pour tout de 1.250.720 piastres en caisse. La Chine était encore sous la domination de Tchang Kai-shek, et le Vietnam était ainsi encerclé de toutes parts par le monde impérialiste. Toutes ces circonstances n'ont pas empêché le peuple vietnamien de tenir tête victorieusement à l'agression colonialiste.

Aujourd'hui, le peuple vietnamien a derrière lui une expérience de neuf années de lutte armée contre

les troupes françaises, 10 ans de lutte contre les impérialistes yankees au Sud ; les moyens de défense de la République démocratique du Vietnam, et ses moyens économiques ne sont plus ceux de 1945. Le monde n'est plus celui de 1945, encore moins celui de 1938. Le gouvernement de la R.D.V., comme l'ensemble du peuple vietnamien reste toujours prêt à négocier, mais penser qu'on puisse l'intimider par les rockets et les bombes atomiques, croire qu'on puisse faire plier genoux au peuple vietnamien est pure illusion.

En avril 1964, lors de la première session de sa troisième législature, l'Assemblée nationale de la R.D.V. a voté à l'unanimité une résolution déclarant que :

> « Si les impérialistes américains et leurs valets s'aventurent à étendre la guerre au Nord-Vietnam, tous nos compatriotes du Nord, unis comme un seul homme, se dresseront et, de concert avec nos compatriotes du Sud, leur infligeront une défaite totale ; les peuples des pays socialistes, les peuples du monde, y compris celui des Etats-Unis, qui jusqu'ici ont déjà protesté contre la politique agressive des Etats-Unis, soutiendront encore plus activement le peuple vietnamien dans son juste combat ».

De son côté, le Front national de Libération du Sud-Vietnam, le 7 août 1964, a publié une déclaration où il est notamment dit :

> « Si les impérialistes américains et leurs valets sont assez insensés pour se lancer dans une dangereuse aventure militaire et n'abandonnent pas leur projet d'étendre la guerre au Nord-Vietnam, les 14 millions de Sud-Vietnamiens unis comme un seul homme, avec leurs frères du Nord, combattront résolument jusqu'à la victoire finale et l'anéantissement complet des agresseurs américains et de leurs valets dans tout le pays.
>
> Libérer le Sud et défendre le Nord, telle est la volonté inébranlable du peuple vietnamien, au Sud comme au Nord.
>
> Au cas où les impérialistes américains et leurs valets s'obstinent à vouloir étendre la guerre au Cambodge et au Laos, le peuple vietnamien tout entier s'unira étroitement avec les troupes et les peuples de ces pays frères pour anéantir l'ennemi ».

Venant d'un peuple qui depuis vingt ans a combattu, les armes à la main, pour son indépendance, ces paroles ne sont point de simples discours. La riposte rapide et vigoureuse à l'agression aérienne du 5-8 en est la meilleure preuve. Washington sait désormais qu'on n'intimide pas le peuple vietnamien, et ce que coûterait une extension de la guerre.

M. Johnson réussirait-il au moins, en attaquant le Nord-Vietnam, à consolider tant soit peu le régime fantoche du Sud ? C'est le contraire qu'il a obtenu. L'échec du 5 août a ébranlé sérieusement le moral des fantoches, et donné un véritable coup de fouet à la lutte des masses populaires au Sud. Les troupes de Saigon ont complètement perdu l'initiative, malgré leur supériorité en effectifs et armements, malgré la prise en main du commandement par les officiers yankees, malgré l'afflux de nouveaux avions et autres armes. La population des villes ne cesse de manifester. Khanh a beau proclamer le 7 août l'état d'urgence, se faire bombarder le 16 août, président de la république, proclamer une nouvelle charte constitutionnelle pour concentrer tous les pouvoirs entre ses mains ; à Saigon, à Hue, à Danang, à Quinhon des centaines de milliers de personnes descendent dans la rue aux cris de : A bas la dictature de Khanh ! Pas d'ingérence américaine dans nos affaires ! A bas

les agresseurs yankees ! A Danang, les militaires yankees ont tiré sur la foule, faisant une centaine de morts et de blessés, mais les manifestations continuent toujours. Le 25 août, 9 jours seulement après s'être fait nommer président de la république, Khanh est obligé d'abandonner ce poste, de reviser la charte constitutionnelle ; un triumvirat composé des trois généraux Minh, Khanh, Khiem se voit confier le pouvoir. Le 29 août, sous prétexte de maladie, Khanh s'enfuit à Dalat, nommant Nguyen Xuan Oanh, premier ministre par intérim. Le gouvernement U.S., en vain, réaffirme son soutien à Khanh. La lutte populaire continue, ainsi que les manœuvres des autres généraux pour s'emparer du pouvoir. Le 5 septembre, plus d'un million de Saigonnais ont suivi les obsèques de deux manifestants tués. Khanh révoque toute une série de généraux et d'officiers supérieurs. Le 13 septembre, 4 bataillons de la 7è division se dirigeant sur Saigon occupent sans coup férir les principaux locaux administratifs. Trois généraux, Khiem, Phat, Duc dirigent le putsch. Washington s'opposant à ce coup d'Etat, ils sont obligés de céder, Khanh revient au pouvoir. Mais y a-t-il encore un pouvoir à Saigon ? Les généraux Ton et Phat sont arrêtés. De nombreux officiers refusent d'obéir à Khanh ; des comités populaires se fondent à Hue, à Quinhon qui semblent ignorer parfaitement le pouvoir central.

Taylor ne sait plus où donner de la tête. Il s'embarque pour Washington, revient quelques jours après pour trouver une situation encore plus détériorée. Que la politique néo-coloniale, la guerre spéciale était

belle dans les bureaux d'étude de Washington ! Mais quel embrouillamini sur le terrain ! Avec quelles armes combattre ces sacrés guérilleros ? S'accrocher politiquement à qui dans ce sacré pays ? A Khanh, à Minh, à Duc, à Khiem ? Autant s'agripper à des têtes chauves, pour dire comme les Vietnamiens. Il faut bien, un jour ou l'autre, tirer la leçon de ces dix années de politique néo-coloniale, et ces quelques années de guerre spéciale.

Washington cherche à sortir de l'enlisement par une fuite en avant. Il intensifie la guerre au Laos, s'attaque au Cambodge, lance ses avions contre le Nord-Vietnam. Partout, ce n'est pas la résignation de la bourgeoisie tchèque de 1938 qu'il rencontre, mais un mur. Partout, uni derrière leurs dirigeants, les peuples vietnamien, laotien, cambodgien sont résolus à briser l'agression.

Peut-être pourrait-on donner le change en introduisant l'O.N.U., comme au Congo, ou en Corée ? Le refus du gouvernement de la R.D.V. de reconnaître aucune compétence à l'O.N.U. dans les affaires vietnamiennes, celui du gouvernement cambodgien de laisser l'O.N.U. s'ingérer dans les affaires cambodgiennes également font avorter cette manœuvre.

Peut-être arriverait-on à entraîner les alliés du monde « libre » dans le guêpier ? Pendant toute la seconde quinzaine d'août, Johnson envoie Cabot Lodge effectuer la tournée des capitales européennes. Refus net et clair de la France, accueil plus courtois de la part des autres pays, mais aucun engagement précis : il est de règle que les capitalistes ne trempent leurs mains que là où il y a avantage à le faire.

Au Vietnam, ils se sont déjà brûlés le doigt. En fin de compte, ce sont les alliés les plus insignifiants, ceux qui déjà tiennent à grand'peine sur leurs pieds qui ont crié le plus fort pour venir à l'aide des Etats-Unis : Philippines, Formose, Corée du Sud.

Washington peut-il au moins compter sur un assoupissement de l'opinion mondiale pour perpétrer ses coups dans l'ombre et dans l'impunité ? Là aussi, il faut déchanter. La réaction mondiale a été immédiate.

Dans le monde de 1964, on ne touche pas impunément à un peuple en lutte pour son indépendance. Maint peuple d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine se souvient toujours que ce fut le Vietnam qui inaugura victorieusement la lutte armée contre le colonialisme. Partout, on sait que le Sud-Vietnam est un banc d'essai où les Etats-Unis expérimentent des méthodes de guerre et de domination qui seront appliquées ailleurs en cas de succès. Du Cambodge, du Laos, d'Indonésie, de Ceylan, de Birmanie, du Japon, d'Uruguay, d'Alger, de Bamako, du Caire, du Pakistan, de l'Inde, du Venezuela, du Chili, et nous en avons certainement oublié, dès le lendemain de l'agression, a monté en une marée grondante le chœur des protestations. Chaque nation asiatique, africaine, ou d'Amérique latine s'est sentie personnellement visée.

La R.D.V., pays asiatique, est aussi un pays socialiste. Les gouvernements et les peuples de Chine, de l'Union soviétique, d'Albanie, de Hongrie, de Roumanie, de la République démocratique allemande, de Pologne, de Tchécoslovaquie, de Mongolie, de Bulgarie, de Cuba, de la République populaire de

Corée ont aussitôt condamné énergiquement l'agression américaine et averti les Etats-Unis de l'extrême gravité de son acte.

Le gouvernement et le peuple chinois ont en particulier insisté que s'attaquer à la R.D.V., c'est s'attaquer à la Chine, que les deux pays sont comme « lèvres et dents », toute atteinte à la sécurité de l'un mettant en danger l'autre. Nous ne resterons pas les bras croisés, déclare le gouvernement chinois, et crient les dizaines de millions de manifestants qui ont défilé dans les rues de Pékin, Shanghai, Canton, Wou-Han, Kunming...

Faut-il rappeler l'enthousiasme qui a secoué le peuple cubain à l'annonce de la défaite aérienne des Etats-Unis, et la parfaite communion qui fait vibrer au même rythme les cœurs de Cuba et ceux du Vietnam ?

L'ambassadeur cubain présent à Hongay a déclaré :

> « J'ai vu de mes propres yeux les camarades vietnamiens abattre des avions U.S. et capturer un pilote. J'en informerai immédiatement mon gouvernement afin que Cuba puisse se réjouir de cet exploit héroïque du peuple vietnamien dans sa lutte contre l'impérialisme américain ».

Dans les pays impérialistes, l'opinion ne s'est pas non plus laissée endormir. En France, en Angleterre, en Italie, en Autriche, au Japon, à l'appel des partis communistes, des meetings se sont tenus, des protestations ont été adressées aux ambassades des Etats-Unis.

Aux U.S.A. malgré la toute-puissance de la propagande officielle, une bonne fraction de l'opinion ne

s'est pas laissée abuser, dont le sénateur Morse s'est fait l'interprète, quand il a déclaré lors du débat du Congrès sur l'agression du 5-8.

> « Notre action, à l'heure actuelle en Asie, est une action de guerre... Tout le Vietnam ne mérite pas qu'on sacrifie la vie d'un seul garçon de notre pays ».

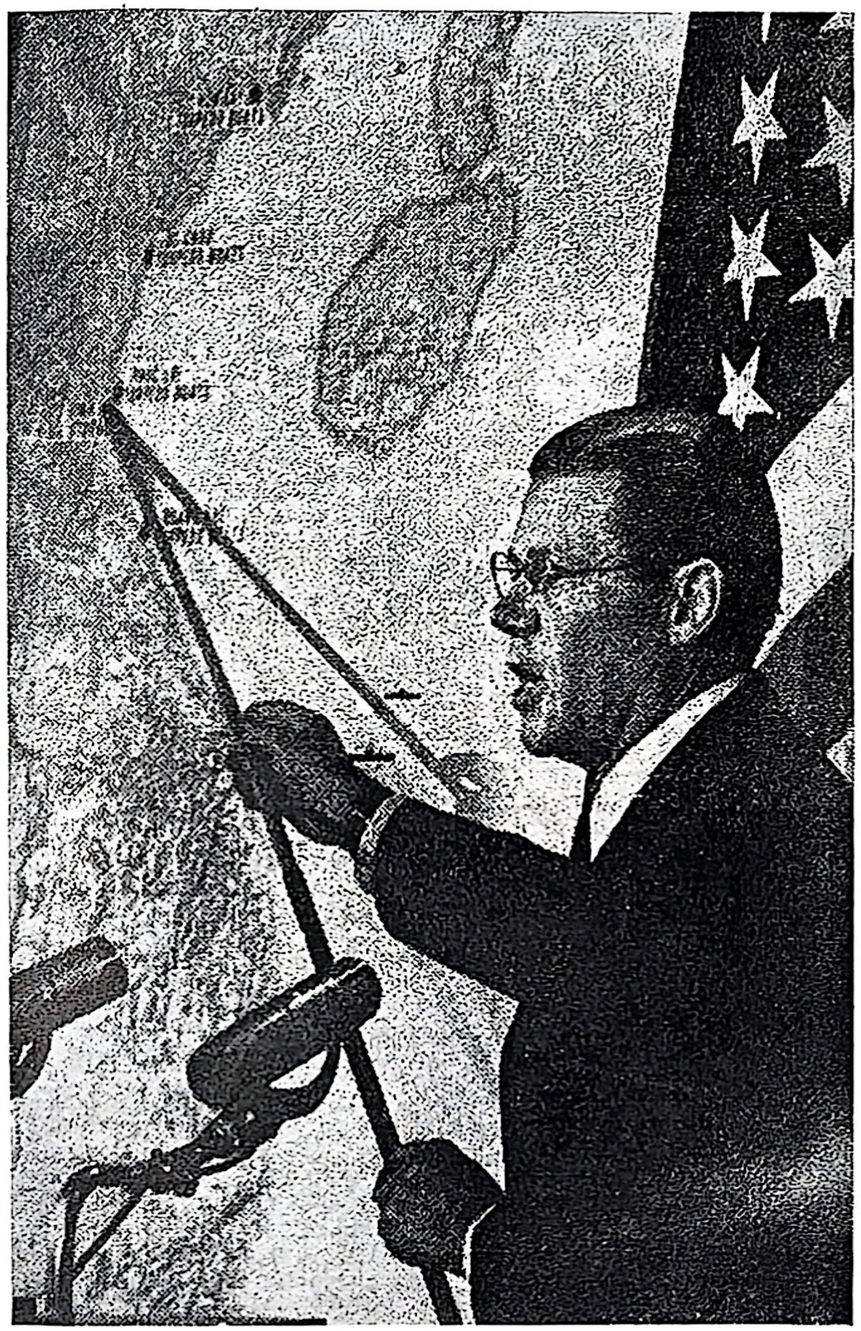
Nous ne saurions citer dans leurs détails toutes les manifestations de solidarité, de sympathie des peuples du monde à l'égard du Vietnam en ces jours. Qu'il nous soit simplement permis de citer ces quelques lignes que l'ambassadeur du Mali, Birama Traoré, a inscrites au livre d'or de l'exposition des avions yankees abattus présentés à Hanoi.

> « Que la solidarité de nos peuples se manifeste avec plus de force pour décourager tout agresseur et rendre impossible toute agression. Vive la lutte sacrée menée par l'ensemble du peuple vietnamien pour la libération totale et l'unification du Vietnam ».

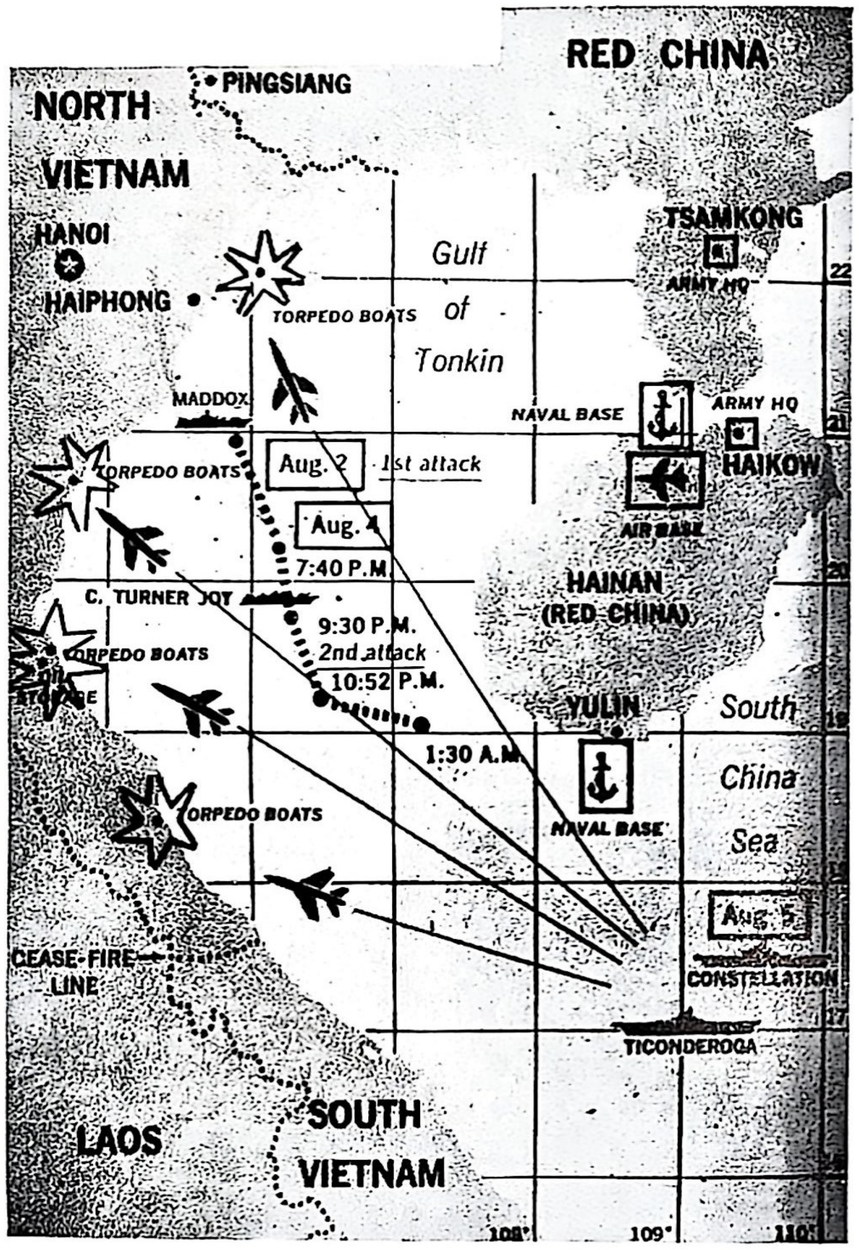
La leçon de Munich est présente dans l'esprit des peuples : on ne sauvegarde pas la paix en cédant au chantage, aux menaces, en reculant devant l'agression. Seule une lutte résolue contre l'impérialisme, en particulier contre l'impérialisme yankee, constitue la meilleure garantie de paix. Cette vérité est maintenant si bien comprise par les peuples que Johnson lui-même, le 6 août, pour essayer de se justifier, l'a reprise à son compte. Hommage classique du vice à la vertu. C'est pourquoi, nous laissons au président américain le soin de tirer la conclusion de cette histoire :

> « Si on ne riposte pas à une agression, on la déchaîne. A notre époque, il n'y a pas de victoire possible pour une agression quelconque ».

*
* *



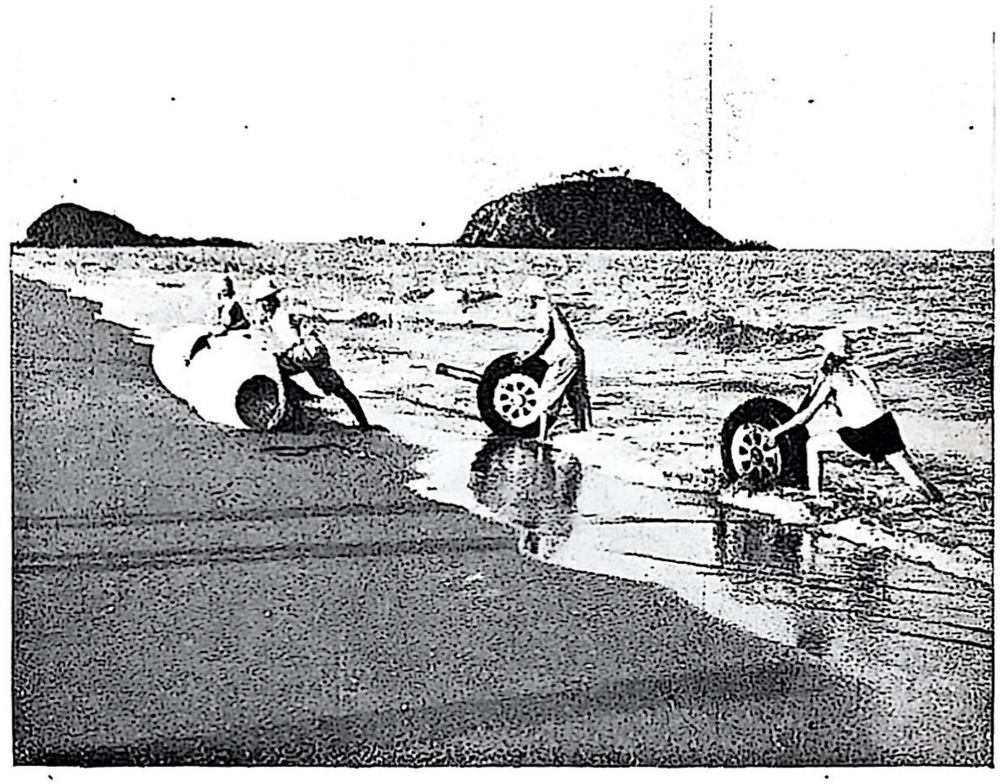
Le 5-8, à 12 heures (heure locale) Mc Namara essaie de justifier devant la presse l'acte de piraterie qu'il venait d'ordonner.



L'itinéraire du Maddox, tel qu'il a été révélé par Newsweek. Que faisait-il dans ces parages ?

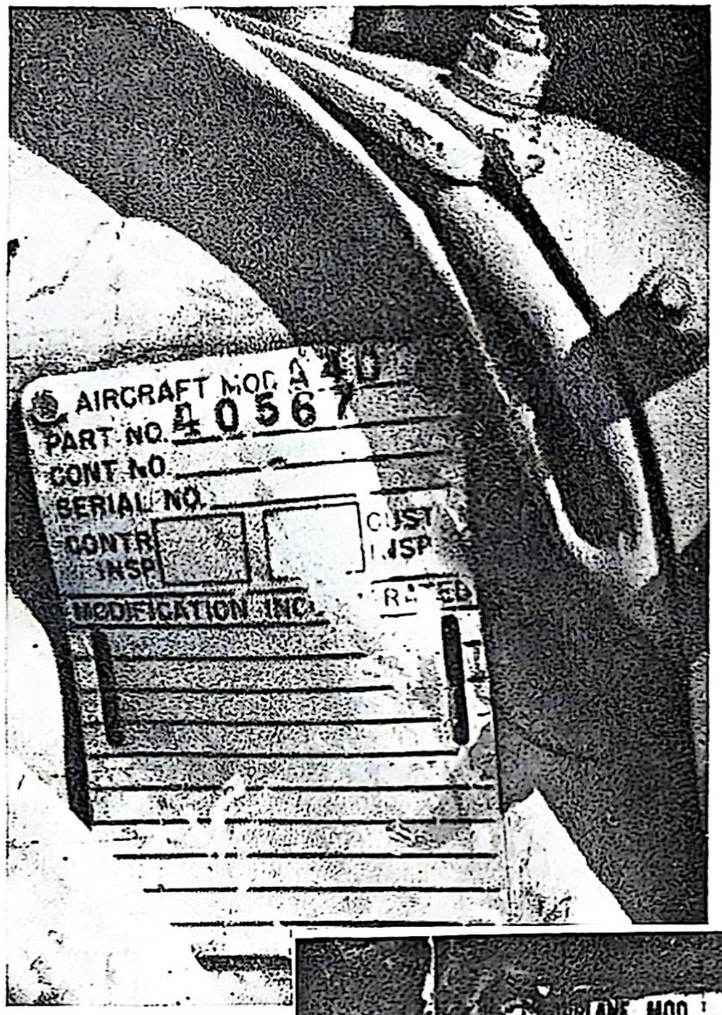
La carte d'identité d'Alvarez.

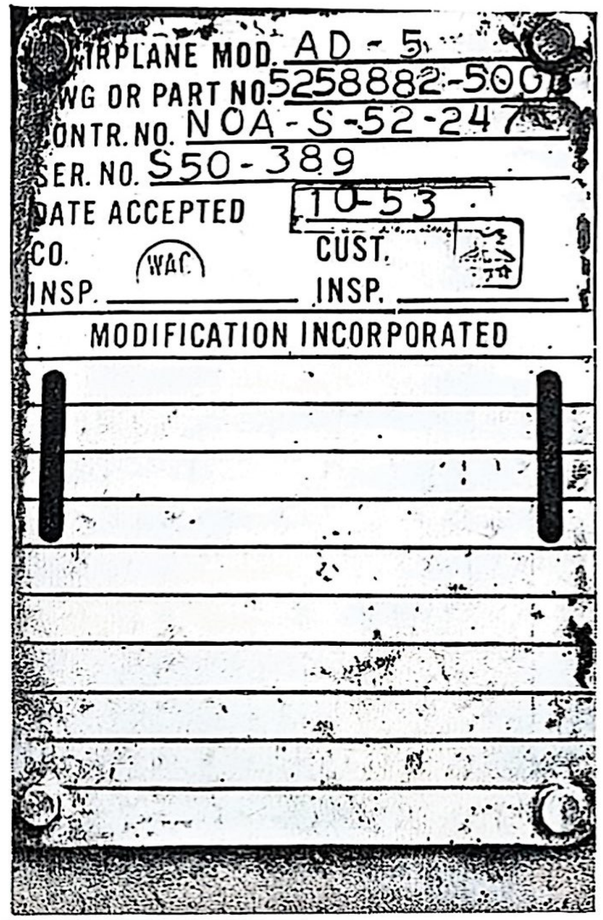
Débris d'avions retirés de la mer : au départ de leur porte-avions, les pilotes yankees ne s'attendaient certainement pas à une pareille issue.

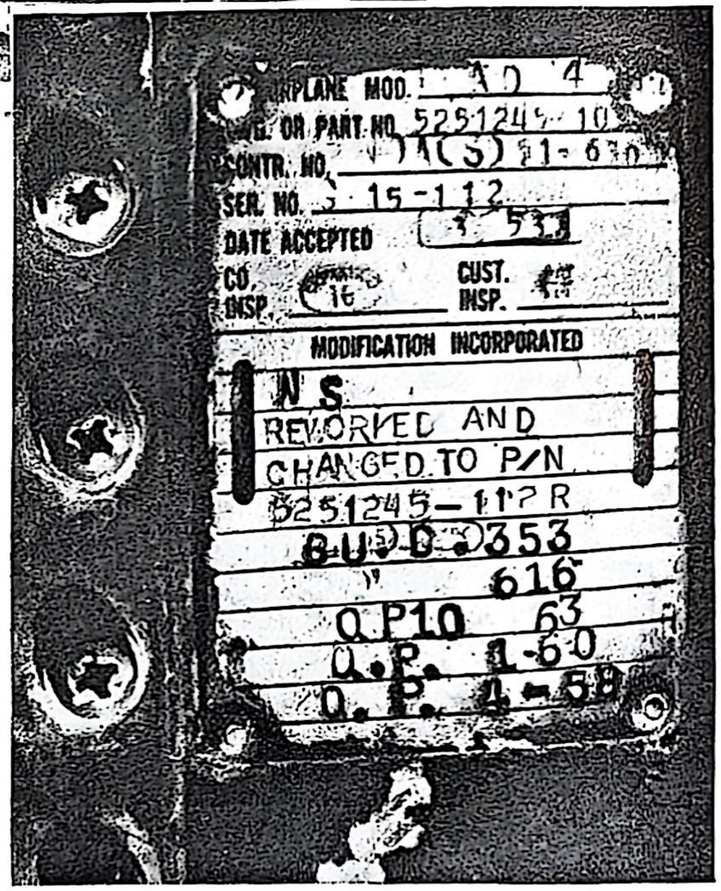


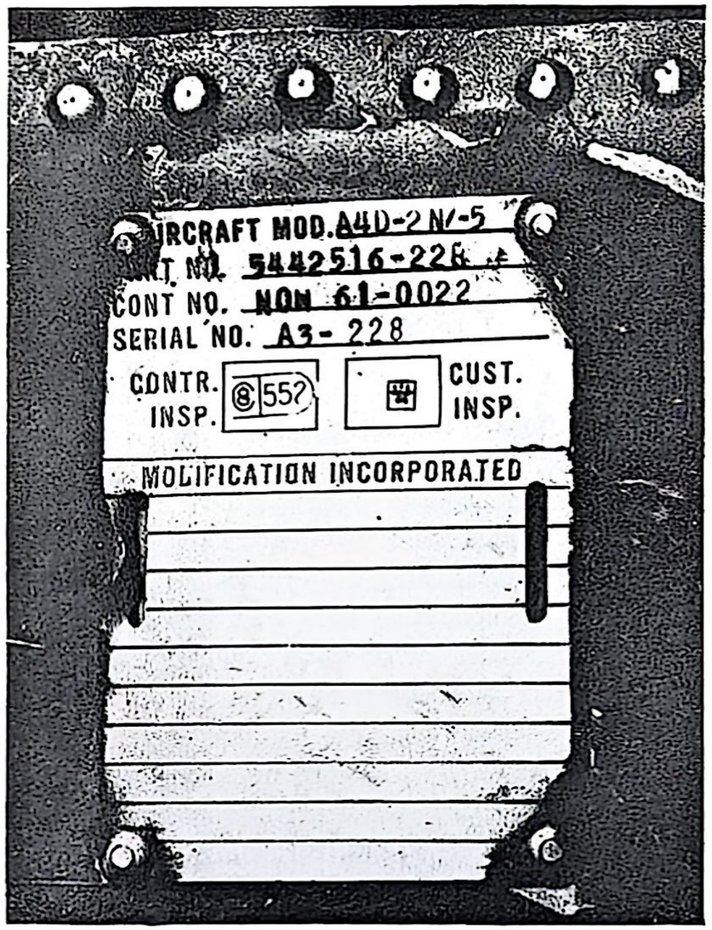
Plaques sign
quelques avi

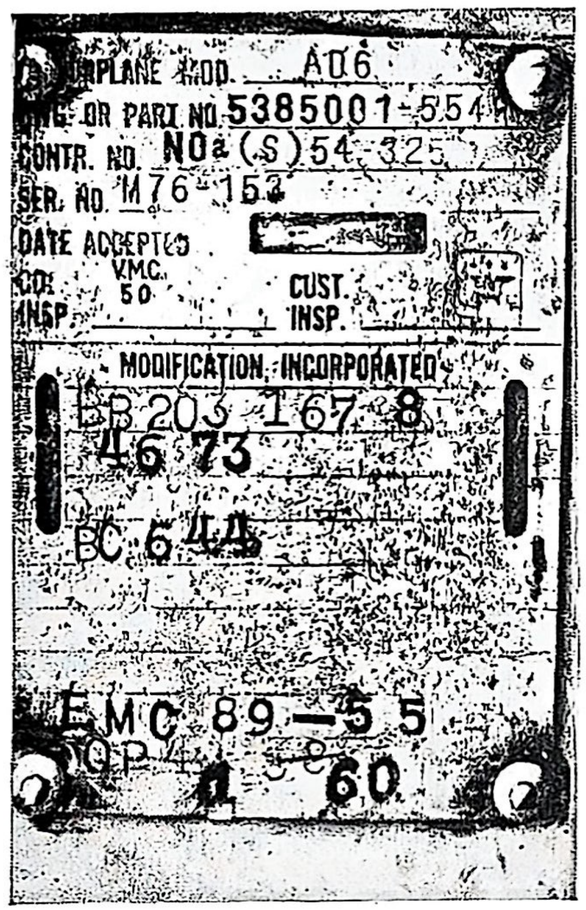
alétiques de
ons abattus.

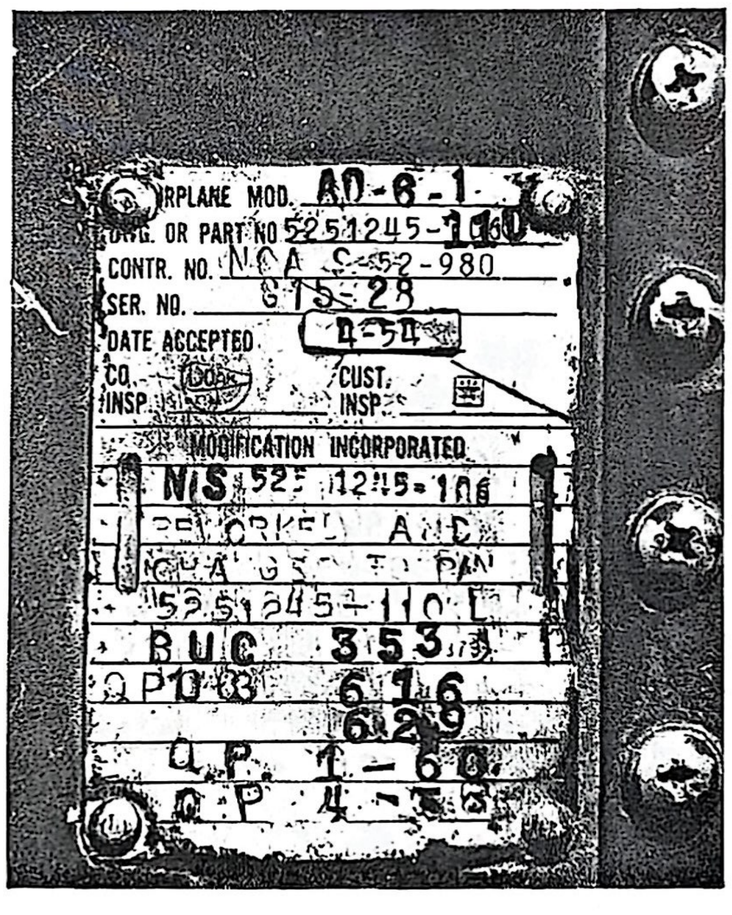




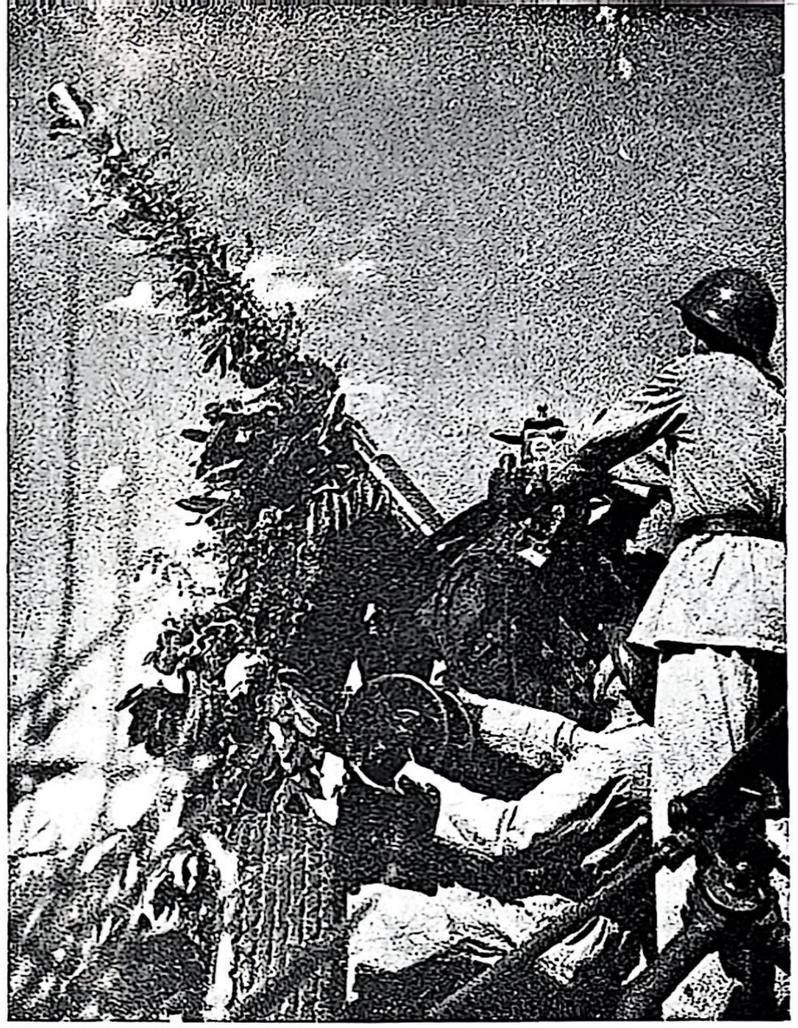


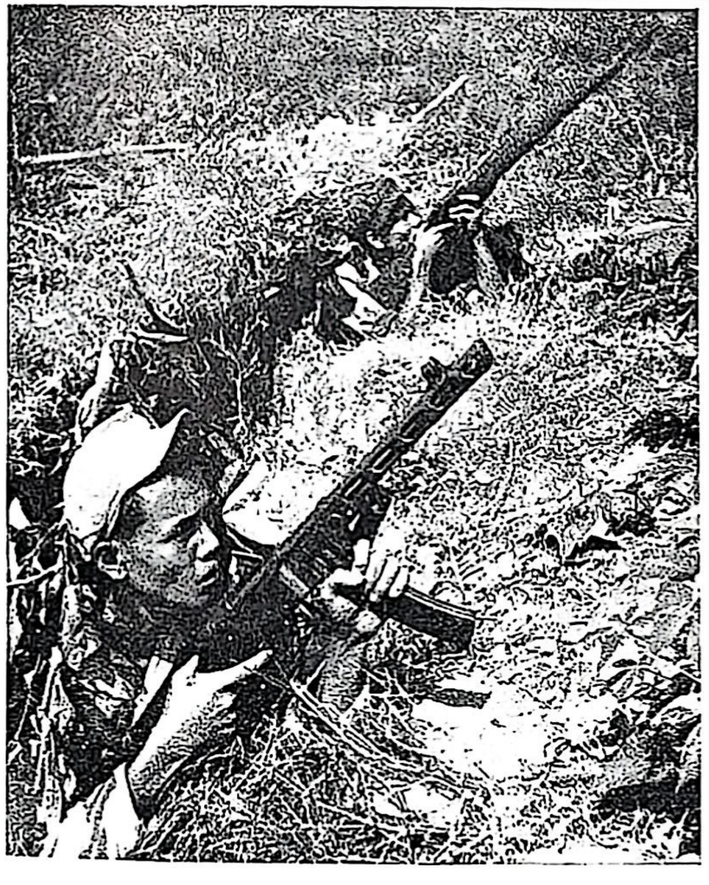






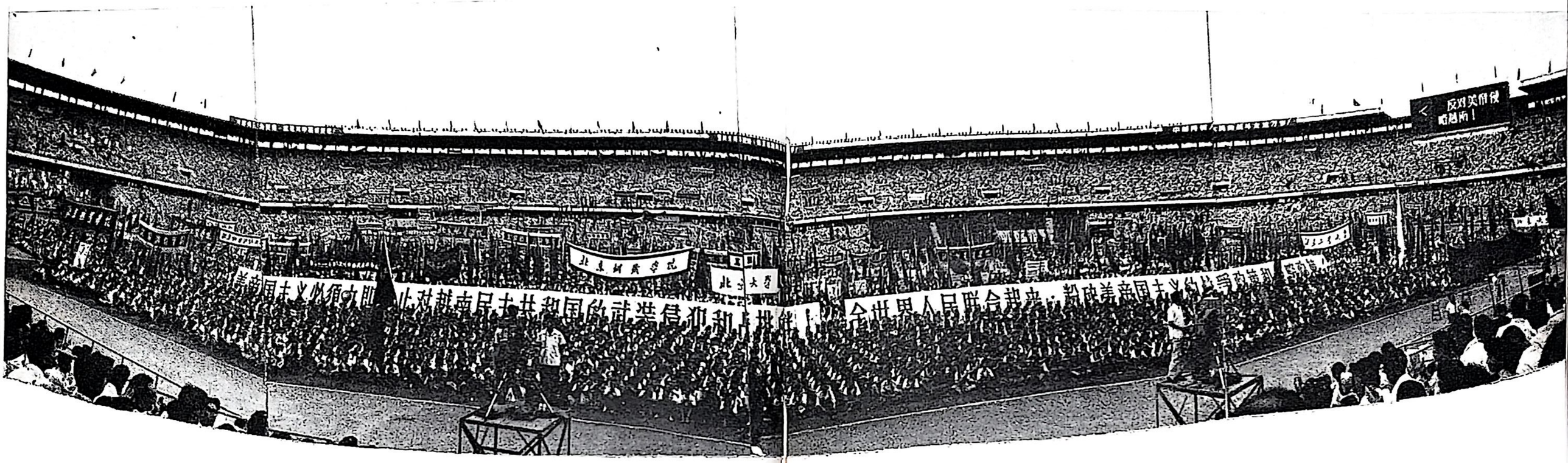
Artilleurs...





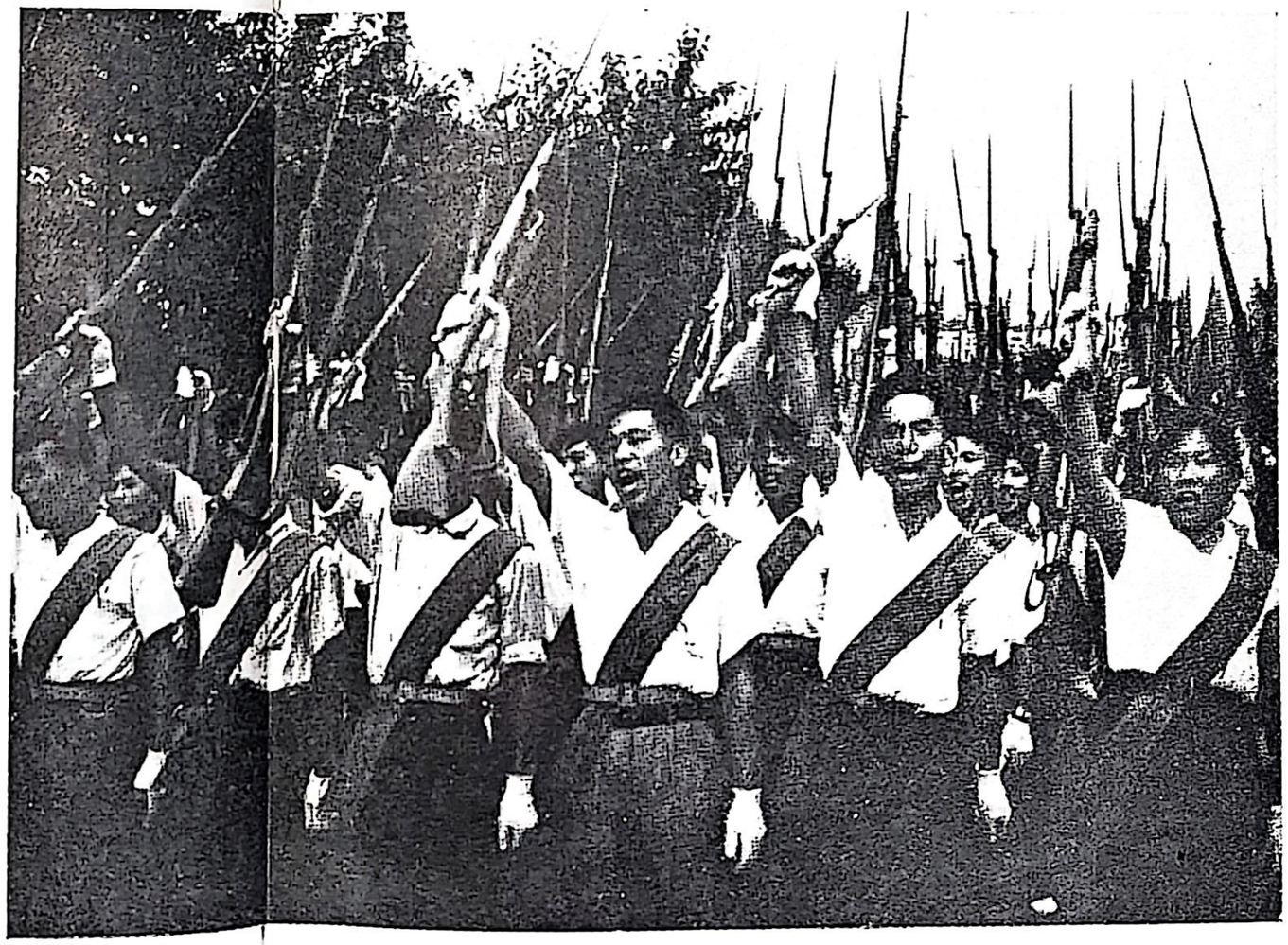
Ouvriers, paysans en armes, tous prêts à la riposte.

Tout un peuple résolu à chasser les agresseurs :
mineurs, cheminots, religieux, etc.



Tout Pékin était là, criant son indignation
et sa haine contre les agresseurs.

Dans les rues de Pékin, retentit le cri :
attaquer la R.D.V. c'est attaquer la Chine !



Au Grand théâtre de Pyong-Yang : les délégués du peuple frère coréen exigent des impérialistes yankees la cessation des agressions contre la R.D.V.

L'Albanie, petite de territoire, grande par son esprit révolutionnaire, manifeste ardemment son soutien au peuple vietnamien.

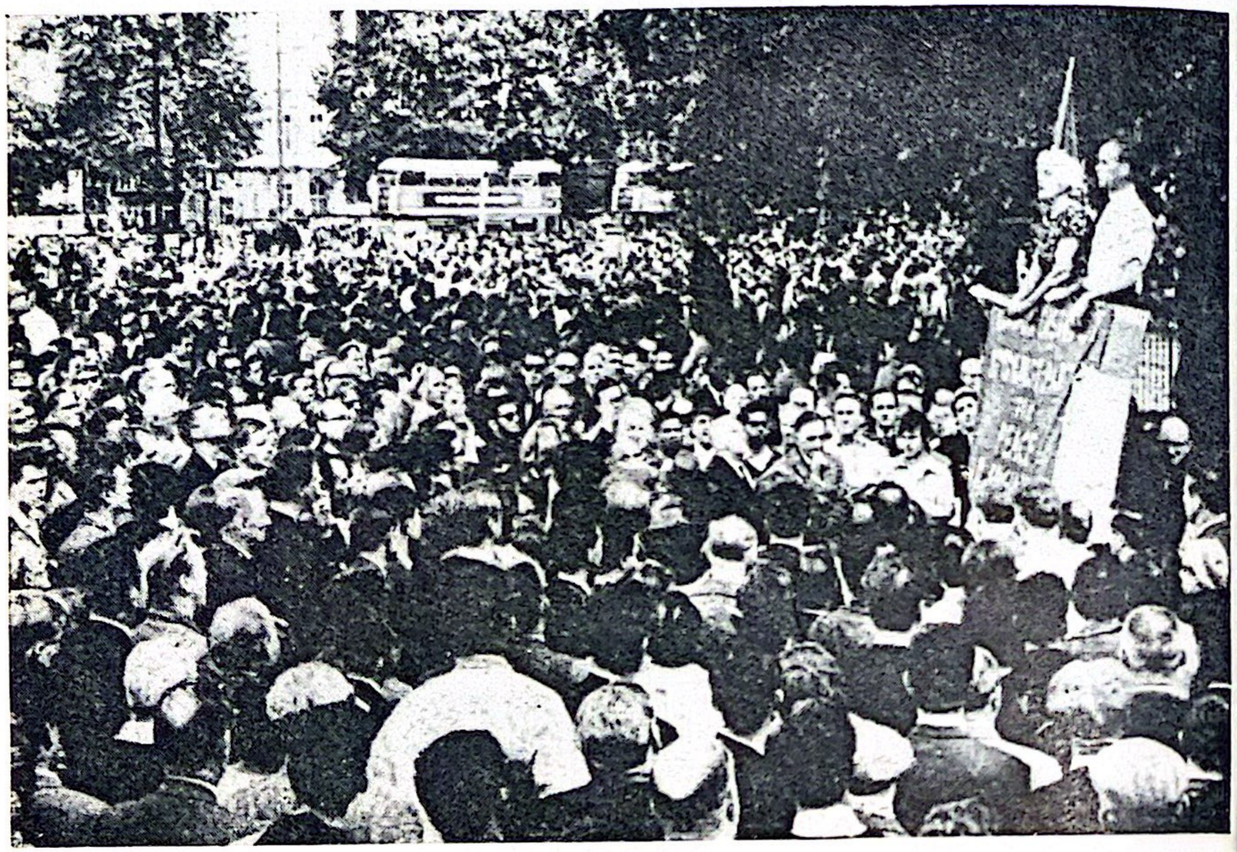
A la Havane : ici chacun sait jusqu'à quel point le « vil » impérialisme yankee peut pousser son cynisme et sa férocité.

Au Cambodge : l'agression yankee contre la R.D.V. a révolté jusqu'aux plus pacifiques des bonzes.

A Tokyo, devant l'ambassade américaine, de nombreux Japonais expriment éloquemment ce qu'ils pensent de l'agression yankee contre la R.D.V.

Le peuple pakistanais sait ce qu'il faut penser de l'impérialisme yankee.

A Djakarta : solidarité totale du peuple indonésien avec le peuple vietnamien dans sa lutte contre l'impérialisme américain



Le gouvernement britannique cherche à couvrir Washington,
mais les Londoniens disent leur indignation.

Au théâtre de l'Alhambra à Paris : la réaction
du peuple de Paris a été rapide et claire.

Un partenaire que M.M. Johnson et Mc Namara oublient souvent : le peuple américain dont l'opposition à la sale guerre du Sud-Vietnam se fait de plus en plus agissante. Manifestation à San Francisco le 8-8 contre l'agression du 5-8.

PENDANT tout ce mois, j'ai parcouru en long et en large notre pays. J'ai été d'abord sur les marchés. J'avais été longtemps à l'étranger et je savais que dans nombre de pays, il suffit de la moindre menace de guerre pour que les prix montent en flèche. Ici, rien de tel : tous les prix restent stables, personne ne cherche à stocker du riz, du sucre... Çà et là, on creuse des tranchées, des abris, spécialement autour des écoles, des crèches ; mais aucun signe d'affolement. Des paysans s'en vont aux champs avec leur fusil, mais le travail quotidien continue, sans faille, sans heurt. Cependant pour qui sait prendre le pouls du pays, on sent monter une nouvelle ardeur : il y a plus de monde aux champs pour désherber, pour faire la chasse aux insectes : sur les chantiers, dans les usines, les gestes se font plus rapides, plus précis. Chacun se rend compte que produire une tonne de riz, des mètres de tissus en plus, c'est aussi porter un coup aux agresseurs. En ces premiers jours de septembre, les familles s'affairent à acheter des cahiers, des livres aux gosses. Quatre millions d'enfants rentrent dans les maternelles, les classes enfantines, et les écoles d'enseignement général. Mais la rentrée scolaire coïncide cette année avec la fête de la mi-automne, la fête des enfants. On n'oublie pas de leur donner des lanternes, des têtes de licorne, et le soir, les enfants s'en donnent à cœur joie dans les rues. Dans les quartiers de Hanoi. comme dans maints villages du Thanhoa, du Hungyen, de Caobang, etc., on voit les toits des écoles neuves marquer de grandes taches rouges au milieu de la verdure. Le soir, dans les rues des villes, sur les places des villages,

des jeunes gens, des jeunes filles s'entraînent à manier les armes : toute la nation sera prête, en cas de besoin à répondre dignement aux agresseurs. Aux vitrines des libraires, les nouveaux livres attirent l'attention des passants : poèmes, romans, œuvres scientifiques.

Un sentiment domine : la confiance. On sait que si jamais les impérialistes yankees s'aventurent à étendre la guerre jusqu'ici, la lutte sera dure, mais l'issue ne fait aucun doute. L'esprit de Dienbienphu est toujours là, comme celui d'Apbac. Sur cette terre, chacun est convaincu qu'il n'y a pas de victoire possible pour un quelconque agresseur.

Hanoi 20 septembre 1964
NGUYEN NGHE

ANNEXES

DÉCLARATION

DU GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU VIETNAM AU SUJET DES RAIDS AÉRIENS IMPUDEMMENT ENTREPRIS PAR LE GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS SUR LE TERRITOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU VIETNAM

Le 5 août 1964, des avions à réaction partis de la 7e Flotte américaine dans le Pacifique sont venus en plusieurs vagues mitrailler et bombarder un certain nombre de points dans la région de Vinh — Ben Thuy, à l'embouchure du fleuve Gianh et à proximité de la ville de Hongay causant des pertes à la population locale.

Et chose extrêmement grave, l'ordre d'attaque a été donné aux forces aériennes américaines par le président des Etats-Unis Lyndon Johnson.

Comme chacun le sait, les impérialistes américains sont en train d'essuyer des défaites et de s'enliser dans la guerre d'agression au Sud-Vietnam. Pour se tirer d'une telle position, d'une part, ils s'emploient à y intensifier la guerre, d'autre part, ils se livrent frénétiquement à des activités de provocation et de sape contre la République démocratique du Vietnam,

menaçant de porter la guerre au Nord ; en même temps, ils accentuent leur intention au Laos et menacent l'indépendance et la neutralité du Cambodge.

Ces jours derniers, les agresseurs américains ont, à partir d'aérodromes en Thailande et au Laos, envoyé des avions bombarder et mitrailler à deux reprises Namcan et Noongde, deux localités en territoire de la République démocratique du Vietnam, près de la frontière vietnamo-lao. Entre temps, ils ont envoyé des navires de guerre violer de façon répétée les eaux territoriales de la République démocratique du Vietnam, canonner les îles de Honngu et de Honmé et d'autres points de la côte nord-vietnamienne.

Les raids aériens du 5 août 1964 constituent manifestement des actes de guerre prémédités dans le cadre des plans du gouvernement des Etats-Unis d'intensifier les provocations et les sabotages contre la République démocratique du Vietnam.

Pour cacher leurs noirs desseins, les Etats-Unis ont inventé l'histoire d'une 2e attaque contre deux destroyers américains dans le golfe du Bac Bo (Nord-Vietnam), mais cette perfide manœuvre ne saurait tromper personne. L'attaque aérienne du 5 août 1964 contre le territoire de la République démocratique du Vietnam a mis davantage à nu les visées d'agression et d'extension de la guerre au Nord-Vietnam que les autorités américaines ont proclamées à maintes reprises.

Il s'agit en l'occurrence d'un acte de guerre extrêmement grave commis par le gouvernement des Etats-Unis à l'encontre de la République démocratique du

Vietnam en flagrante violation du droit international et des Accords de Genève de 1954 sur l'Indochine, acte qui accroît le danger d'une extension de la guerre en Indochine et dans le Sud-Est asiatique.

Le gouvernement des Etats-Unis a fait fi de l'opposition du peuple américain et des peuples épris de paix du monde à sa politique d'agression et de guerre en Indochine.

Plus les impérialistes américains se montrent agressifs et téméraires, plus le peuple vietnamien tout entier resserre ses rangs et lutte résolument pour les vaincre. Plus les peuples du Laos, du Cambodge et des autres pays du Sud-Est asiatique se rendent compte de leur visage cruel, plus ils redoublent de haine et luttent contre eux avec une vigueur accrue.

Le gouvernement de la République démocratique du Vietnam dénonce avec force à l'opinion mondiale les actes de guerre précités du gouvernement des Etats-Unis et exige que ce dernier cesse immédiatement tous actes de provocation et de sabotage contre la République démocratique du Vietnam, mette un terme à la guerre d'agression au Sud-Vietnam et exécute correctement les Accords de Genève de 1954 sur le Vietnam.

Le gouvernement de la République démocratique du Vietnam, profondément attaché à la paix, a constamment respecté et correctement exécuté les Accords de Genève de 1954 sur le Vietnam, mais il est fermement résolu à ne pas laisser les impérialistes américains et leurs agents violer sa souveraineté et son territoire, et saboter le travail pacifique de la population nord-vietnamienne. Tous les actes de provocation et

d'agression contre la République démocratique du Vietnam seront inéluctablement déjoués par la force du peuple vietnamien entier. Le gouvernement des États-Unis et ses agents doivent endosser l'entière responsabilité des graves conséquences découlant de leurs actes bellicistes dans cette partie du monde.

Le gouvernement de la République démocratique du Vietnam appelle instamment les participants à la Conférence de Genève de 1954 sur l'Indochine, les pays socialistes et les autres pays épris de paix dans le monde à porter un intérêt particulier à la situation extrêmement grave que les impérialistes américains sont en train de créer au Vietnam et en Indochine, et à prendre à temps des mesures positives pour mettre un frein aux bellicistes américains, sauvegarder la paix en Indochine et dans le Sud-Est asiatique et contribuer ainsi à la défense de la paix mondiale.

Hanoi, le 6 août 1964

NOUS SOMMES PRÊTS À DÉFAIRE TOUTE AGRESSION !

Editorial du Nhan Dan
du 20 septembre 1964

...Les 17 et 18 septembre, des bâtiments américains ont pénétré dans le Golfe du Bac Bo, à proximité des côtes du Nord-Vietnam. Dans la nuit du 18, deux destroyers U.S., croisant à la limite des eaux territoriales du Nghe An, ont tiré des coups de canon et lancé des fusées éclairantes pendant que des avions U.S. survolaient le large. Washington lança ensuite la fable d'une attaque de bâtiments U.S. par des vedettes patrouilleurs de la République démocratique du Vietnam et menaça d'user de représailles. Cette nouvelle comédie ne diffère en rien de celle du « deuxième incident du Golfe du Bac Bo », que Washington a montée dans la nuit du 4 août afin d'avoir un prétexte pour bombarder et mitrailler le Nord-Vietnam.

Comme le combat naval fantôme du 4 août, la comédie américaine de la nuit du 18 septembre, montée avec cynisme, n'en reste pas moins cousue de fil blanc.

Le ministère des Affaires étrangères et le Haut Commandement de l'Armée populaire de la R.D.V. ont précisé dans leurs déclarations qu'aucune unité

de la flotte vietnamienne ne patrouillait dans le Golfe du Bac Bo dans la nuit du 18 septembre. Que ce « nouvel incident » soit une pure invention, cela ressort des explications embarrassées et contradictoires que fournit Washington lui-même. En effet, avec tous les moyens ultra-modernes de communication dont il dispose, le Pentagone est incapable de donner une claire version des faits. Non seulement McNamara bafouille sur l'endroit où « l'incident » est censé avoir lieu et son heure exacte, mais il n'a pu préciser ni le nombre des bâtiments américains, ni celui des « unités ennemies » engagées dans ce combat fictif. De même bafouillant sur la réalité de l'engagement, il se contente d'annoncer vaguement que la 7e Flotte n'a subi aucun dégât et aucune perte en hommes. Bien des heures après l'annonce officielle du soi-disant « nouvel incident du Golfe du Bac Bo », le Pentagone n'est guère capable de donner plus de précisions sur son déroulement.

L'opinion mondiale a démasqué et stigmatisé la fourberie américaine dans « l'incident » du 4 août. La fable du 18 septembre a moins de chances encore de tromper qui que ce soit. Une fois de plus, on se demande : à quelles fins la 7e Flotte américaine croise-t-elle de nouveau dans le Golfe du Bac Bo ? Dans quelles intentions les bâtiments de guerre U.S., alors qu'un typhon sévissait dans les parages, rôdent-ils de nuit aux portes de la R.D.V.et de la R.P. de Chine pour crier ensuite à une attaque de la part de la R.D.V., si ce n'est pour chercher un nouveau prétexte, afin de renouveler leurs actes d'agression contre la R.D.V. et courir au devant de nouvelles aventures militaires ?

Il est hors de doute que les Américains cherchent délibérément à créer une situation tendue dans le Sud-Est asiatique, à menacer dangereusement la sécurité de la R.D.V. par des provocations et des actes de guerre.

Tout comme « l'incident » du 4 août qui a servi de prétexte aux attaques aériennes du lendemain, cette nouvelle provocation américaine rentre dans le cadre des plans de guerre préparés de longue main par le Pentagone. Après l'attaque du 5 août, les autorités et la presse des Etats-Unis ont dévoilé à maintes reprises l'intention de Washington de poursuivre sa politique belliqueuse à l'encontre de la R.D.V. Le 15 août, Bundy, l'assistant de Dean Rusk, déclare sans ambages qu'il n'est pas exclu que les Etats-Unis prennent des mesures plus énergiques contre notre pays. James Daniel, chef d'état-major des forces de choc de la 7e Flotte américaine, qualifie l'attaque du 5 août « d'exemplaire » et « susceptible d'être renouvelée ». Le 9 septembre, avec la publication du rapport secret de McNamara à la Commission du Budget, le monde apprend que le secrétaire à la Défense américaine a promis de « faire tout ce qui est nécessaire » pour briser ce qu'il appelle « l'agression » de la Chine. Dans la Conférence de presse qui suit son entrevue avec Taylor, Dean Rusk a déclaré cyniquement que « des mesures militaires plus énergiques telles que le bombardement des objectifs situés au Nord Vietnam ou au Laos, restent toujours dans le domaine des futures entreprises ». (*U.P.I.* du 11 septembre).

Par la fable du 18 septembre, l'impérialisme américain vise à créer une situation tendue, et à trouver un

prétexte pour renouveler ses attaques contre la R.D.V. Johnson et consorts mettent immédiatement la 7e Flotte en état d'alerte. Le commandement américain à Saigon et les fantoches font de même avec leurs unités aériennes et terrestres au Sud-Vietnam. Les uns et les autres préparent fiévreusement de nouvelles attaques contre la R.D.V.

Ces actes visent à :

1. Remonter le moral on ne peut plus chancelant des hommes de main saigonnais de l'Amérique, faire cesser rapidement les dissensions internes qui désorganisent l'appareil administratif et l'armée des fantoches, et détourner l'attention mondiale des graves échecs d'ordre politique et militaire récemment essuyés par les E.U. au Sud-Vietnam ;

2. Donner plus de chances à Johnson dans les prochaines élections présidentielles, parer aux attaques de Goldwater et augmenter le crédit politique du candidat démocrate en faisant verser, avec le sang de notre peuple, au Nord comme au Sud, celui de la jeunesse américaine ;

3. Essayer de sortir de la situation au plus haut point critique au Sud-Vietnam par un accrochage avec le Nord, à la faveur duquel il est possible d'intensifier la guerre d'agression dans le Sud. Les attaques aériennes du 5 août ont servi de prétexte à la proclamation à Saigon de « l'état d'urgence », à une recrudescence de la répression, à de nouvelles introductions d'armes, d'avions et de militaires U.S. au Sud-Vietnam, et à la tentative d'instaurer la dictature militaire personnelle de Nguyen Khanh. La nouvelle fable des autorités américaines sera également utilisée pour envoyer plus de troupes et d'armes au Sud-Vietnam, renforcer leur potentiel militaire et essayer d'échapper au désastre. Elle permettra également au Pentagone et à ses agents saigonnais de poursuivre plus activement leur complot contre le Cambodge, et de saboter les pourparlers tripartites laotiens.

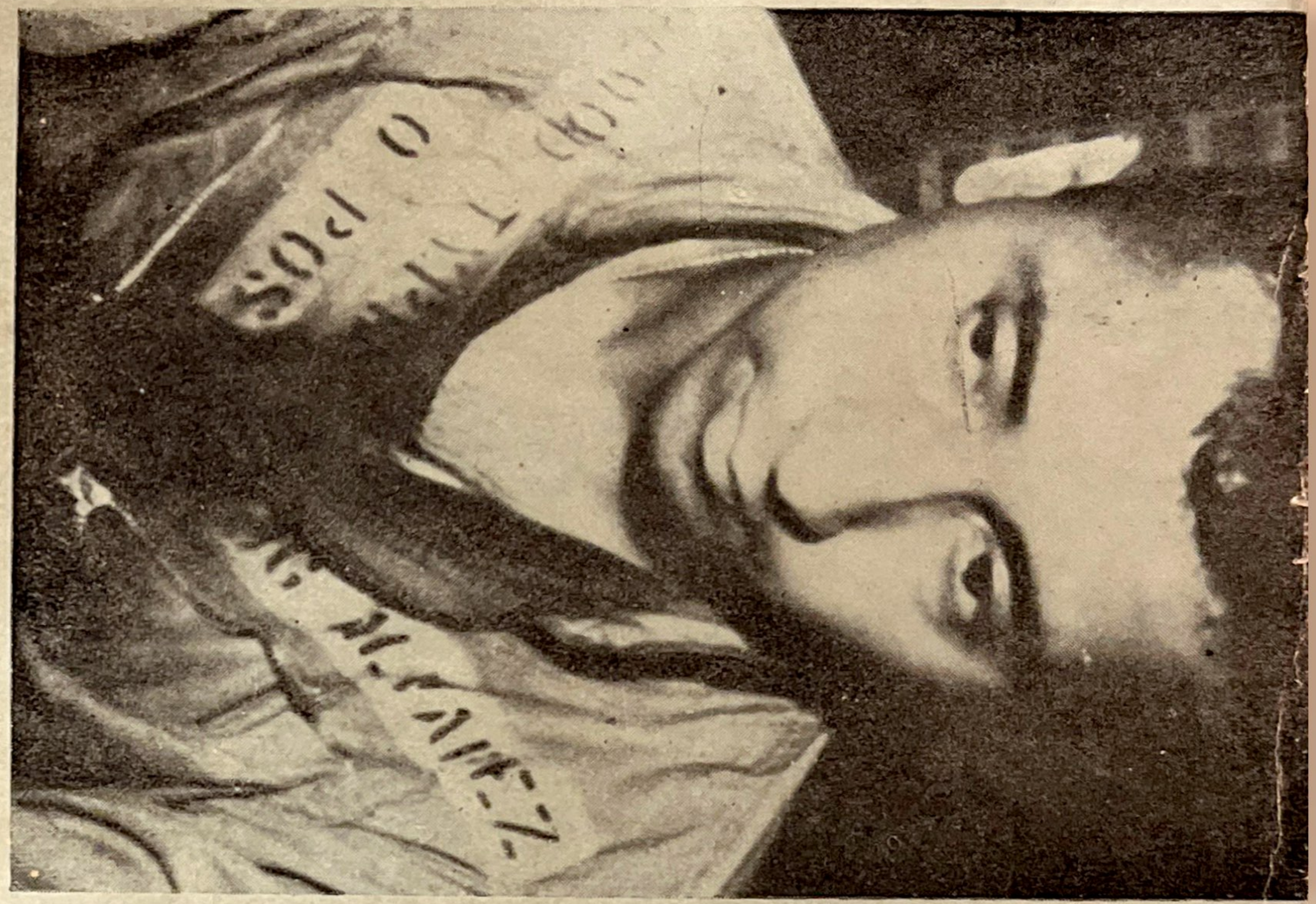
Encore une fois, les Américains se sont trompés dans leurs calculs. Washington joue avec le feu. Les nouvelles aventures qu'il est disposé à courir sont incapables de redresser la situation au Sud-Vietnam en leur faveur. L'agression du 5 août contre la R.D.V. s'est soldée par un cuisant échec sur le plan militaire et politique. Cela n'a fait qu'aggraver les difficultés américaines au Sud-Vietnam et livrer Johnson à de plus furieuses attaques républicaines. Toute nouvelle aventure américaine connaîtra un échec encore plus sévère.

Les impérialistes américains menacent la sécurité de la République démocratique du Vietnam. La situation est très tendue en Indochine et dans le Sud-Est asiatique. Notre peuple appelle instamment les peuples du monde, les gouvernements et les pays épris de paix, les pays socialistes et les nations participantes à la Conférence de Genève de 1954 sur l'Indochine à condamner énergiquement cette manœuvre des milieux dirigeants américains, à empêcher résolument et à temps leurs agissements dangereux.

Si Washington n'a pas compris la leçon du 5 août et s'attaque témérairement au Nord-Vietnam, notre

peuple et notre armée seront prêts à lui infliger des coups plus durs. Tout en se livrant dans le calme à leurs occupations journalières, ils se tiennent prêts à briser toute atteinte contre le nord de notre pays. Que nos forces antiaériennes, notre armée, nos milices populaires, nos forces de sécurité se tiennent prêtes pour le combat !

IMPRIMÉ EN RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU VIETNAM



FACE AUX SKYHAWKS